

*2012...*



**Clemenceau et le M<sup>al</sup> Foch  
en vacances.**  
*F°P44*

(Cliché Miroir.)

# CHRONIQUE DES LIVRES NOUVEAUX

**LES ENFANTS JOUENT**, par JEAN-JACQUES BERNARD. — Un volume. — (B. Grasset, édit.).

De menues impressions de guerre bien contées, des annotations très justes sur des types de soldats rencontrés sur le front. Le chapitre intitulé *Du Nord à l'Est* est remarquable. Il rappelle un saisissant dessin de Gus Bofa : Panam, où l'on voit des soldats s'écrasant aux portes des wagons, devant la silhouette du Sacré-Cœur, apparue dans la nuit. Ce livre, écrit avec soin, dans un style sobre, précis, évocateur, doit être mis au rang des meilleurs livres qui furent composés sur la guerre, la guerre des combattants.

**LE MOUVEMENT SYMBOLISTE**, par Mme ANNE OSMONT. — Un volume papier vélin. — (Maison du Livre, édit.).

M. Ernest Raynaud, dans son excellente préface, définit l'esprit du livre. « Avec un grand courage, devant leurs autels encore fumants, Mme Osmont, à côté de leur valeur, a noté leurs faiblesses et n'a pas cru utile de nous mettre en garde contre certaines tendances ». Mme Osmont a parlé, dans son livre, de Mallarmé, de Villiers de l'Isle-Adam, de Verlaine, de Rimbaud, de Laforgue, et surtout de Moreas. Elle a dit, en exaltant ce grand poète, ce qu'il fallait dire. C'est peut-être le livre le plus lucide que l'on ait publié sur cette période littéraire qui eut la chance de se développer naturellement entre deux guerres. C'était l'époque où le maître, Laurent Tailhade, sous le nom de Métrophane Crapoussin, s'occupait de ses contemporains avec justice.

**CONTES** (Dans la grand'ville. Aux plaines du Texas, par O. HENRY, traduction de Maxime MAURY. — (Crès, édit.).

C'est le deuxième volume de contes de O. Henry, que l'on présente au public français. Le premier a paru à l'Édition française illus-

trée, sous le titre de Martin Burney et la traduction est de Maurice Beerblock.

La traduction de M... est nettement moins humoristique que celle du traducteur de Martin Burney, dont l'interprétation est remarquable.

Dans ce nouveau volume, il est vrai, les contes de O. Henry paraissent d'une autre essence. La première partie : dans la grand'ville, est composée de nouvelles inspirées pour la plupart par des cas de hasard étrangers et contradictoires. Par moments, on songe à Tristan Bernard, celui d'*Amants et Voleurs*. Et la seconde partie, la plus curieuse, à mon avis, ne néglige point le pittoresque des souches et des camps auxquels nous avait accoutumés Bret Hart, dont O. Henry peut se rapprocher. On connaît mal, en France, cet admirable conteur, dont la vie tumultueuse est, ainsi que celle de Jack London, un roman d'aventures. Quand un homme a vécu comme ont vécu ces hommes, il peut se permettre de faire de l'autobiographie et de mêler sa personnalité, ou les reflets de sa personnalité, à ses compositions littéraires. Ce qui ne revient tout de même pas à dire qu'il faut être un aventurier pour faire de la littérature. M... dans sa préface, met un visage sur le nom de O. Henry. Il faut le féliciter, comme il faut féliciter M. Beerblock qui, le premier, a fait connaître au public français une des plus curieuses figures littéraires d'outre-océan.

**LA CANTILÈNE DE CEUX QUI PEINENT ET QUI SOUFFRENT**, par GABRIEL DUCOS. — Un volume. — (G. Ficker, édit.).

*Princes qui faites bonne chère,  
Et vous, bourgeois, au ventre plein  
Qui n'aviez pas le son, naguère,  
Pitié pour les gueux qui n'ont rien.*

Des vers, composés par un esprit généreux, témoignent d'une particulière sympathie pour ceux qui n'ont rien.

**L'APPARTEMENT DES JEUNES FILLES**, par ROGER ALLARD, orné de gravures au burin, par J.-E. LABOUREUR. — (Camille Bloch, édit.).

Parmi les poètes de notre génération il faut réserver à Roger Allard une place spéciale, qui peut se trouver entre Kipling, les hommes de la Pléiade et Malherbe (le Malherbe des purs sonnets érotiques). Ce qui ne signifie nullement que ces maîtres soient les inspirateurs de Roger Allard.

Dans ce joli recueil de vers, illustrés par Laboureur, dont les jeunes filles penchent la tête avec grâce comme les demoiselles peintes par Marie Laurens, Roger Allard a réuni quelques souvenirs de plages et d'adolescence. Sans insister, il se souvient des jupes blanches sur les cours de tennis.

*Et vous, joueuses de tennis,  
Qui penchez comme les frégates....*

Avec une sûreté absolue, il crée l'atmosphère, l'automne dans la campagne, au bord de la plage, où quelques jeunes filles achèvent la saison, comme on achève sa vie.

*Je vois la campagne cauchoise  
Se fleurir d'un coup de fusil,  
Bouquet pâle auquel cherche noise  
Un zéphir à demi transi.*

*Est-ce un braconnier dans la plaine  
Ou le pistolet de Werther?  
Mon cœur est ivre de sa peine  
Ma bouche a le goût de l'hiver.*

Admirez, comme il sied, la précision de ce joli dessin et faites que les images les plus nobles de ce livre soient pour vous la révélation de la valeur merveilleuse que les hommes, aujourd'hui assez isolés, donnent à l'œuvre poétique de Roger Allard.

PIERRE MAC ORLAN.

**TOUS** ceux qui voyagent en Chemin de fer,  
**TOUS** ceux qui ont à soutenir un procès  
en responsabilité d'accident, de retard, de  
perte ou vol de colis par la faute d'une  
Compagnie de Chemins de fer doivent lire :

*Ce que doit savoir  
le Voyageur  
en Chemin de fer*

Par Gustave RIGAUD

qui examine, dans ce fort volume in-8 de 250 pages, les obligations et les droits respectifs du transporteur et du voyageur, étudie les divers cas, incidents ou accidents, pouvant survenir au cours d'un voyage en Chemin de fer et assortit chacune de ces nombreuses études des références et extraits de tous jugements ou arrêts correspondants.

**Ce que doit savoir le Voyageur en Chemin de fer**

a sa place marquée dans la bibliothèque de tous les avocats, avoués, défenseurs devant les tribunaux de paix, chargés de contentieux, chefs de maisons de commerce, etc.

Prix : 10 francs ; par poste, 10 fr. 25

EN VENTE :

A PARIS, L'Édition Française Illustrée, rue de Provence, 30.  
A BORDEAUX, Messageries des Journaux, rue du Cancera, 47 ; MM. FERET, rue de Grassi, 9 ; MOLLAT, Galerie bordelaise ; MICHEL, Intendance, 38 ; CISNEROS, rue Dauphine, 4 ; BORY, cours Pasteur, 10 ; et Salles des dépêches de la Petite Gironde.

**CRESSOL**  
*Dentifrice Végétal*  
au Cochlearia des Pyrénées (cresson de montagne)

Le CRESSOL, DENTIFRICE VÉGÉTAL, est le résultat de la macération et de la distillation du COCHLEARIA (cresson de montagne), de l'ARNICA et d'autres plantes médicinales et aromatiques des Pyrénées. Le CRESSOL diffère totalement des nombreux dentifrices composés uniquement d'essences ou d'acide phénique, salol ou autres produits chimiques caustiques qui attaquent l'émail des dents et irritent les gencives (*Lyon Médical*, 1906). Connu depuis longtemps dans une clientèle de dentistes, le CRESSOL ne doit son succès d'aujourd'hui qu'à l'excellence continue des résultats obtenus. Il a fait sa propre réclame. Aucun produit ne donnera à votre haleine un parfum plus délicieux que le CRESSOL.

Le CRESSOL est présenté sous quatre formes  
ÉLIXIR, POUDRE, PÂTE et SAVON

Seuls Fabricants :

Compagnie du CRESSOL — BORDEAUX, PARIS, LONDRES  
Laboratoires : 33-35, rue d'Aviau, à BORDEAUX (France)

DÉPOT A PARIS :

DARTIGUES et MERCIER, 13-15, rue des Petites-Écuries

GRAND PRIX — Exposition Internationale de Barcelone. 1912 — GRAND PRIX



### LES INCIDENTS DE LA VIE CHÈRE

Las de subir la cupidité de plus en plus cynique des mercantis, les Parisiens résolus à se défendre eux-mêmes s'organisèrent un jour en ligue pour faire baisser le prix de la vie. Ils essayèrent d'agir par douceur et persuasion en parlementant et à tort avec leurs ennemis. C'était mal les connaître. Les mercantis, d'abord apeurés par le nombre, préparaient sournoisement leurs armes et le mardi 12 août, au matin, ils contre-attaquèrent dans les grandes Halles. La bataille fut acharnée : pommes de terre, tomates, poires et melons servirent d'armes aux combattants ; parfois aussi les poings et la trique. Après ce beau tumulte, le gouvernement prit ou fit semblant de prendre des mesures énergiques et tout rentra dans l'ordre... pour quelques jours. Dans nos documents en haut, M. Mugnier, président de la Ligue de Montmartre, parlemente avec un crémier ; au-dessus, le jour de la bataille des Halles, quelques « irrégulières » font, à bon compte, le marché.

### LES MERCANTIS CONTRE-ATTAQUENT

## LES DERNIERS JOURS D'ABEL FERRY, MORT AU CHAMP D'HONNEUR

La riante petite ville de Saint-Dié vient de recevoir les cendres d'Abel Ferry, député des Vosges tombé au champ d'honneur. Elle peut se glorifier de ce fils. Il portait avec honneur un nom illustre. S'il n'a pas eu le temps, par le développement de sa vie politique, d'ajouter autant qu'il aurait pu, à l'éclat que ce nom avait reçu de son oncle Jules Ferry, il l'a ennobli par une mort héroïque.

Son existence trop courte, — il avait trente-sept ans quand il tomba, — promettait cependant une belle carrière. Il était sous-secrétaire d'Etat aux affaires étrangères, lorsque la guerre éclata. Il participa à toutes les négociations avec l'ambassadeur d'Allemagne, M. de Schoen, et vécut heure par heure toutes les émotions du drame qu'il eût voulu écarter, qu'il sentait, avec douleur, inévitable.

La place qu'il avait conquise au Parlement où avaient siégé, avec son oncle, son père Charles Ferry, sénateur des Vosges, et son grand-père Allain-Targé, il la mérita par l'étendue de son labeur, la hauteur de son intelligence et la fermeté d'un esprit indépendant, tout occupé de servir la France.

Mais ce n'est pas de sa vie, si utile qu'elle ait été et si digne qu'elle soit d'être mieux connue, que nous nous occuperons ici. Un peu plus tard, des publications qui attendent l'heure où la vérité pourra, sans inconvénient, être dite tout entière sur des événements encore trop brûlants, apprendront au pays avec quelle ardeur dans l'action, quelle énergie clairvoyante dans la critique, quelle droiture de conscience et aussi quelle tendresse de sentiments ce jeune homme, d'un esprit si ferme, d'une volonté si tendue, s'efforça de réaliser le vœu testamentaire de son oncle :

« Qu'il serve son pays et qu'il l'aime plus que sa vie ! »

C'est sa mort qu'il faut raconter ; les circonstances en sont presque ignorées. Elles grandissent cette stoïque figure d'un Vosgien, qui avait en lui l'étoffe d'un grand Français. Nous en empruntons le récit à un témoin de sa vie dont l'admirable tendresse adoucit ses derniers instants et qui garde sa mémoire avec une fidélité douloureuse.

Le 3 août 1914, Abel Ferry donna au Conseil des ministres sa démission de sous-secrétaire d'Etat, qui ne fut pas acceptée, et partit avec le simple grade de caporal au 166<sup>e</sup> régiment d'infanterie devant Verdun (bien qu'il eût été réformé au cours de son service militaire).

Pendant deux ans, il fit toute la campagne aux premières lignes, risqua vingt fois la mort, et n'abandonna ce service, comme sous-lieutenant, que pour les fonctions de commissaire aux armées. Encore n'accepta-t-il qu'à contre-cœur ce changement de rôle, lui qui aimait réellement la bataille et se retrouvait, dans l'horreur même de la guerre, un tempérament guerrier. C'est qu'il crut que son action pouvait ainsi être plus utile à son pays et à ses camarades, s'il luttait avec une ardeur et une obstination incessantes contre les fautes qui lui semblaient compromettre le sort de sa patrie et grossir vainement la terrible hécatombe. Il avait, d'ailleurs, donné assez de preuves de sa bravoure pour que sa

décision ne fût pas suspecte ; et il entendait bien ne pas faire de sa situation officielle un poste exempt de périls.

Chaque semaine, il partait en mission volontaire et rapportait de ses tournées, toujours faites sur la ligne de feu, des observations, des critiques et des conclusions qu'il

que leur devoir » et que de temps en temps, il fallait « savoir faire des imprudences ».

Vers onze heures et demie du matin, il quitta le poste du commandant pour se rendre aux premières lignes afin de se rendre compte des effets comparatifs des mitrailleuses ; il avait fait à peine 150 mètres dans le boyau quand un obus éclatant auprès d'eux, tua Gaston Dumesnil, avec un officier, le lieutenant Goussot, et deux soldats qui les accompagnaient, blessant grièvement Abel Ferry à la cuisse et au poumon.

Comme il le conta lui-même après, il mit la main à sa poitrine, la retira pleine de sang, et, pensant qu'il était perdu, il se releva et s'adossa à la tranchée, « pour ne pas mourir dans une tranchée allemande ». Il sortit son calepin de sa poche et écrivit deux mots d'adieu, les plus tendres, pour la jeune femme dont l'amour avait illuminé sa vie : il ajouta : « Je vais mourir », et signa.

Il attendit la mort sereinement, pensant avec douceur à toute sa vie passée, sans regret pour les jours qui lui étaient ôtés brutalement. La mort ne vint pas tout de suite. Des brancardiers le trouvèrent, l'emportèrent à l'ambulance : quatre heures sous la pluie et sous les obus. On le pansa, on l'opéra, « comme les autres », selon son désir. Pendant cinq jours il se défendit courageusement contre la mort, avec une vaillance, une volonté de lutte et une humeur admirables. Il voulait vivre, pour servir encore, et pour voir la victoire en laquelle il croyait.

Il reçut des visites officielles, celles du Président du conseil, du général Mangin, et se raidit pour les recevoir militairement. Il s'inquiétait des opérations, plus que de lui-même. Quand on lui annonça la prise de Saint-Mihiel :

— Combien de pertes ? demanda-t-il.

— Peu.

— Ah ! dit-il, je suis content !

Mais la fièvre ne diminuait pas. Sa jeune femme, à peine remise d'une maladie et qu'il n'avait pas voulu déranger d'abord, accourut dans cet hôpital du front, où les obus et les bombes d'avions pleuvaient. Il la reçut avec une joie tendre et virile : « J'ai été très mal, mais tu es là ; je suis fort ; je veux guérir ; je guérirai. »

Le lendemain matin, ses forces diminuant à mesure que la fièvre montait, il lui dit sans plainte, toujours avec le même calme et avec une douceur plus grande, qu'il se sentait vaincu et qu'il fallait accepter l'inévitable. Alors, il ne songea plus qu'à faire l'examen de sa vie, afin, s'il la trouvait pure, de s'approprier à mourir noblement.

« J'ai fait ce que je devais : advenue que pourra. Il a pu m'arriver de me tromper ; mais j'ai été un honnête homme. Il ne suffit pas d'aimer son pays ; il faut le servir. Je l'ai bien servi. »

Il ajouta, songeant à son nom qu'il avait



DEUX PORTRAITS D'ABEL FERRY. — Héritier d'un grand nom, Abel Ferry, loin d'être écrasé par un tel passé de gloire, semblait devoir y ajouter un nouveau lustre. Après avoir servi deux ans, dans le rang, il est mort au champ d'honneur d'une blessure reçue au cours d'une de ces périlleuses missions de commissaire aux armées qu'il allait remplir jusque sous le feu de l'ennemi. Sa dernière pensée fut pour la France.

s'efforçait de faire prévaloir.

Le 8 septembre 1918, il se rendit au 17<sup>e</sup> bataillon de chasseurs alpins, bataillon d'attaque engagé dans la région de Vauxaillon, près de la ferme du Mouy. Il était accompagné de son collègue et ami Gaston Dumesnil, capitaine dans ce bataillon, autre figure héroïque qui se grave à côté de la sienne, pour l'honneur du Parlement français.

Aux recommandations de prudence du général Brissaut-Desmillet, Abel Ferry répondit que parfois les chefs et les représentants du peuple « devaient faire plus

toujours eu grand souci de bien porter : « Ferry oblige ».

La préoccupation des fautes ou des défaillances auxquelles il fallait remédier pour obtenir la victoire se traduisit encore dans ses dernières paroles : « Insuffisance d'aviation... Insuffisance de chars d'assaut... Il faut le dire. » Mais surtout le souci d'économiser le sang des soldats.

Il fit promettre à sa femme de transmettre aux chefs du gouvernement sa recommandation suprême : « Épargner les vies françaises !

Une humanité comme la France ne se refait pas. »

Ensuite, il n'y eut plus dans ses regards et dans sa voix que de la tendresse pour les deux êtres qu'il chérissait le plus au monde « après la France » : sa femme et son enfant.

— J'ai été heureux, disait-il avec un sourire. Je suis si heureux !

Il fit ses adieux à tous, demanda qu'on lui accrochât sur la poitrine cette croix d'honneur qu'on était venu lui remettre et qu'il pensait maintenant, avoir méritée. Une de ses dernières

paroles fut celle-ci ; elle dépassait la fierté même du patriote :

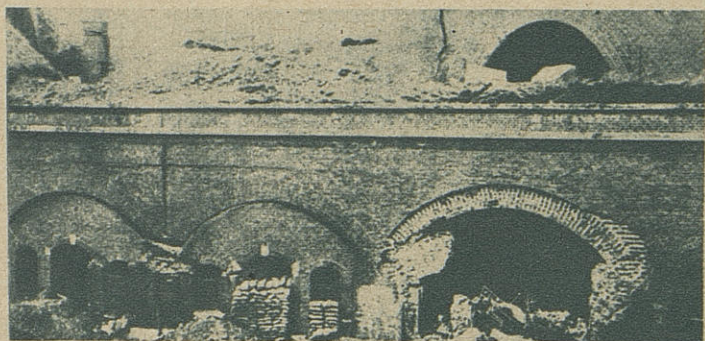
« Je meurs pour la cause de l'humanité. Ce n'est peut-être qu'un mot, mais il vaut la peine de vivre. »

Il mourut vers dix heures et demie du soir ; et son sourire survécut sur ses lèvres à son souffle.

Rayonnement d'une belle et haute conscience ! Des mots n'ajouteraient rien à la grandeur stoïque d'une telle mort.

MAURICE POTTECHER.

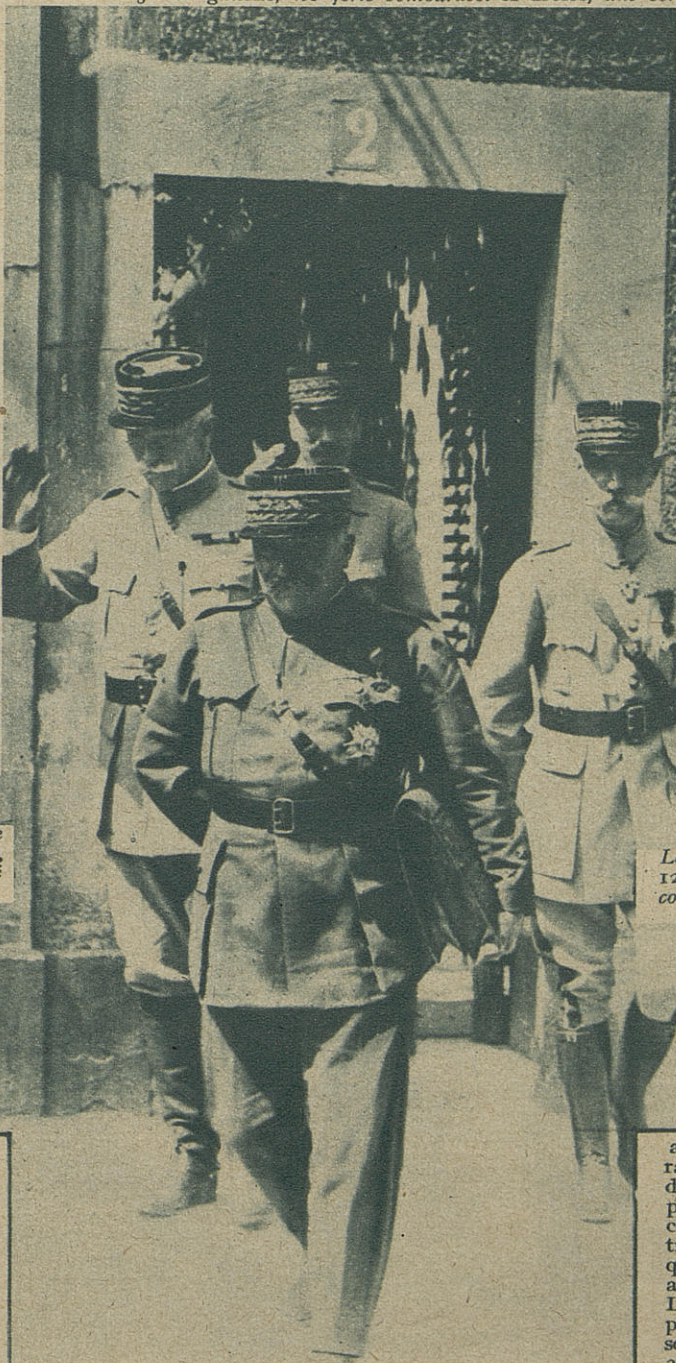
## LE GÉNÉRAL FOURNIER REND COMPTE DE LA REDDITION DE MAUBEUGE



Documents d'origine allemande sur la chute de Maubeuge. A gauche, les forts bombardés. A droite, une colonne de prisonniers quittant la ville.



Document d'origine allemande. — Le général Fournier, pendant sa captivité, assistant à une cérémonie environné d'officiers allemands.



Le général Fournier sortant le mardi 12 août de la première séance du conseil d'enquête où il s'est expliqué à huis clos sur la reddition.

On se souvient de la stupeur qui accueillit le 7 septembre 1914, en pleine bataille de la Marne, la nouvelle de la chute de Maubeuge. Le général Fournier, gouverneur de la ville et qui la rendit à l'ennemi avec sa garnison de 40 000 hommes, après douze jours de siège, a-t-il fait tout son devoir ? C'est ce qu'examine, à huis clos — pourquoi ? — une commission d'enquête qui s'est réunie le 12 août. Le général Guillaumat la préside,

Les généraux de la commission d'enquête, général Guillaumat, en tête, quittent les Invalides, après la première audition du général Fournier.

avec, comme assesseurs, les généraux Berdoulat, Descoings, de Mondésir et le général Demange. Sans présumer en rien de l'avis du conseil sur les conditions de reddition de la place, il faut remarquer que Maubeuge, mal protégée, a mieux résisté à l'ennemi que Liège, Namur, Anvers, autrement puissantes et que 5.000 hommes sont morts dans la fournaise des 310, 280, 305 et 420 qui s'abattaient en rafales sur ses murs.

# LES SOUCIS DE LA COQUETTE QUI SE BAIGNE

La coquetterie est une charité que l'on fait à son prochain, mais nulle part elle n'est plus appréciable qu'aux bains de mer, où l'on a à lutter avec les faibles armes humaines contre la magnificence de l'Océan et la splendeur du ciel. Tâchons de ne pas affronter trop de laideurs avec ces éternelles beautés. Soyons en harmonie. Mais que l'effort ne se fasse pas trop sentir. On se souvient du succès que remporta cet étonnant particulier qui se promenait le long des plages à la mode vêtu d'une redingote, coiffé d'un chapeau haut de forme et tenant à la main un parapluie. Il entendait protester ainsi contre le débraillé de certaines tenues estivales. Et sa seule présence attirait mieux la foule que les exploits d'un nageur émérite ou l'arrivée d'une actrice sensationnelle. Beaucoup de personnes, et non des plus pauvres, s'imaginent que tout est assez bon pour le bord de la mer, pourvu que l'on soit à son aise. D'autres, au contraire, s'épuisent en efforts surhumains et se supplicient très inutilement. On voit des baigneuses corsetées, maquillées, dont le costume a la forme vague d'une robe compliquée et le bonnet l'apparence d'un chapeau. Elles gardent leurs perles, leurs boucles d'oreille, leurs bagues. On jurerait qu'elles plongent habillées. On a envie de leur crier : « Prenez garde, vous allez vous mouiller ! » D'ailleurs, rassurez-vous, elles ne se mouilleront pas énormément. Elles feront trempe, une trempe modeste, en poussant des petits cris et en riant, afin de montrer l'éclat de leurs dents. La ruée d'une lame un peu forte les offusquera comme une grossièreté. Elles penseront à ne pas tremper leurs cheveux.

Plaignons ces victimes. Il leur faut songer :

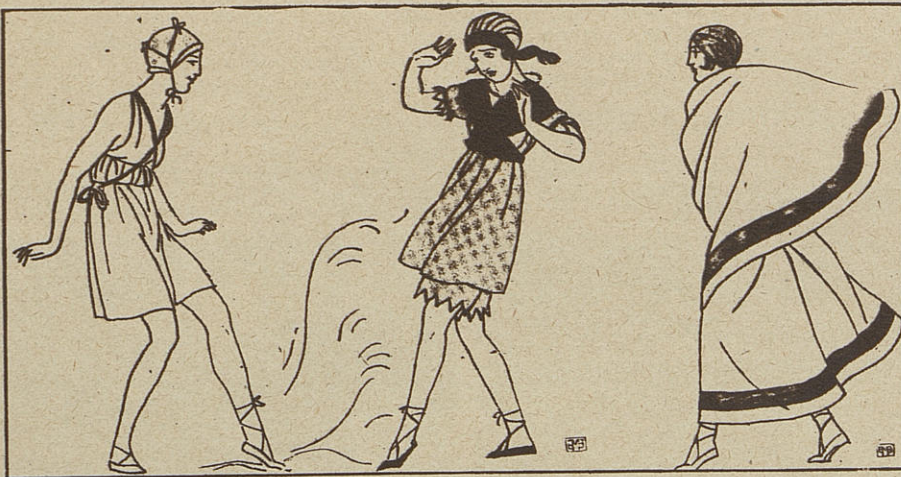
- 1° A leurs cheveux ; 2° A leurs bijoux ; 3° A la position correcte de leur chapeau-bonnet ; 4° A leur corset que l'on ne doit pas voir ; 5° A la sortie du bain qui sera peut-être moins majestueuse et moins réussie que l'entrée ; 6° Au rouge des lèvres ; 7° A leurs bas ; 8° Au noir des yeux ; 9° Au rose des pommettes.

Je vous jure que jamais le dicton n'a été mieux vérifié qui dit : « Il faut souffrir pour être belle. »

D'autre part, il est nécessaire que l'on reconnaisse au bain la beauté qui était si réussie la veille, sous les lumières bienfaisantes du Casino.

Aussi ne dites jamais : « Cette dame a l'air bête en prenant son bain. » Vous croyez qu'elle ne pense à rien ? Or, je viens de vous révéler neuf sujets d'inquiétude. C'est trop pour une petite tête ! Aussi, tel sourire cache-t-il visiblement des préoccupations intenses qui, pour n'être point de l'ordre social, artistique ou philosophique, n'en contractent pas moins la plus charmante physionomie du monde jusqu'à lui donner cet air stupide par quoi se reconnaissent souvent les grands penseurs.

J'ai compté diverses manières d'entrer au bain. On peut les partager en deux grandes catégories. La première est théâtrale. La seconde est pleine de la plus charmante réserve. Cela dépend des endroits. Il y a des traditions. Ici la cabine, traînée par un vieux cheval bien lent et bien pacifique, dépose la baigneuse au milieu des flots. Là, au contraire, il faut sortir de l'hôtel, traverser la rue — cette rue s'appelle inmanquablement rue de la Plage — puis la plage elle-même. Le peignoir joue, dans ce cas, un grand rôle. Le peignoir vaut un chapitre spécial de cette monographie. Il peut vous donner l'air de la victoire de Samothrace, avec une envolée admirable, des plis splendides ; il peut vous donner l'air aussi d'une pauvre



L'ENTRÉE AU BAIN DE LA COQUETTE.

accablée par l'orage. Pour retirer le peignoir, ce qui est difficile, je vous conseille de copier le geste souverain qu'ont dans certaines maisons de couture les mannequins chargés de présenter les manteaux. Vous savez que ces demoiselles soulèvent une portière, apparaissent drapées dans leur manteau, font avec une royale lenteur le tour de la salle et retirent leur manteau pour montrer la toilette qui est en dessous. Elles ont un mouvement que j'aurais bien de la peine à décrire, mais que vous n'en aurez aucune à imiter.

Elles ne paraissent tout à fait attacher d'importance à la parure somptueuse dont elles se débarrassent, et cependant elles ne la jettent pas dans un coin ! On dirait qu'il y a derrière elles une horde d'admirateurs ou de valets prêts à les servir. Eh bien, agissez en ce qui concerne votre peignoir exac-

tement comme s'il était une sortie de bal de cent louis. Ne le mettez pas n'importe où le vent l'emporterait et vous seriez contrainte de le chercher en poussant des gémissements semblables à ceux du pélican dans la *Nuit de Mai*, d'Alfred de Musset, des gémissements tels que les oiseaux des mers désertent le rivage.

Entrez au bain selon les préceptes de l'hygiène, mais je vous en supplie, avec courage. Les exclamations : « Dieu que c'est froid ! Quelle horreur ! », etc., ne sont plus supportables quand celles qui les profèrent ont dépassé huit ans. Oui, c'est froid, oui, c'est désagréable, mais la bonne éducation consiste à réprimer les sensations trop vives. Suffoquez si vous voulez, mais suffoquez gracieusement, comme eût suffoqué Brummel, le roi des beaux, qui avait fait un dogme mondain de l'impassibilité. Les seuls fards autorisés sont — si vous me permettez un innocent et d'ailleurs bien éculé calembour — ceux qui préservent les vaisseaux du naufrage, qu'ils soient à feux fixes ou à feux tournants. Que si votre visage, privé de sa peinture, vous paraît moins agréable — ce dont je doute — voilez-le de votre peignoir, d'un geste mutin, avant d'entrer dans la mer. Ensuite plongez hardiment. Au sortir du bain tous les visages se ressemblent. Les seuls qui soient hideux sont ceux qui présentent un atroce mélange de rouge et de noir délavés.

Mais, me direz-vous, à quoi bon ces recommandations assommantes ? Ne peut-on pas se baigner simplement et comme on veut ? D'accord. Je connais pour cela des plages désertes où une auberge vous accueillera moyennant dix ou quinze francs par jour. La plage a la plus pittoresque sauvagerie. Nulle main ne la profane. Les algues y moisissent librement. Les habitants de la contrée s'y ébattent dans des costumes naturels qui prouvent la pureté de leurs mœurs. On s'y couche à huit heures du soir ; on s'y éveille avec le jour... Non ? Vous préférez un peu plus de tziganes ? Dans ce cas, conformez-vous aux lois inéluctables de l'élégance balnéaire.

Je dois dire, d'ailleurs, que toute une partie de cette étude aurait dû être consacrée au sexe laid qui n'est jamais aussi laid qu'à l'heure du bain. La plupart de ces messieurs n'y mettent pas de coquetterie. Ils ont tort. Ils offrent un spectacle désastreux, je ne le leur envoie pas dire. Ils gâchent l'harmonie de l'ensemble. Pour le comble, au lieu de se faufiler furtivement, ils plastronnent, ils offensent nos regards par des costumes grotesques, où des rayures concentriques jaunes, chocolat, bleues, vertes, affichent leur manque de goût. Comme si cela ne nous suffisait pas de voir, bouées ridicules sur la vaste mer, leurs crânes dénudés, objets de stupeur et de dégoût pour les mouettes effarouchées !...

HENRI DUVERNOIS.



LES COSTUMES DE BAIN A LA MODE... EN AMÉRIQUE.

## 40.000 FRANCS DE PHOTOGRAPHIE

J'ai vu... rappelle à ses correspondants qu'il consacre plus de 3.000 francs par mois à sa documentation photographique. Tous les documents intéressants, sont retenus et payés au plus haut prix.

*J'ai vu...*

DEVANT LA MAISON OU NAQUIT FOCH A TARBES. — LA FÊTE DE LA VICTOIRE



La paix est faite, et chaque régiment regagne maintenant sa garnison où les habitants acclament leurs héros qui défilent sous les arcs de triomphe de leur petite patrie. Voici le retour à Tarbes, la ville natale du généralissime, des soldats du 120<sup>e</sup> régiment d'infanterie. Devant la maison où naquit Foch — le 2 octobre 1851 — dans la rue de la Victoire, le régiment, un de nos plus glorieux, défile en présentant les armes. On remarquera dans le document, en bas, à droite, la plaque qui a été apposée par les soins de la municipalité de Tarbes sur la maison où Ferdinand Foch, généralissime des armées de la République et des armées alliées, vint au monde. Les documents que nous reproduisons ici ont été pris de la chambre même où naquit le maréchal



# LES AILES ONT VAINCU L'ESPACE

Il n'y a plus de distance. L'espace, vieille contrainte appesantie sur l'homme, est secoué par lui d'un coup d'aile. L'avion met les villes porte à porte. Quelque chose de neuf et de prodigieusement fécond est né et chaque jour ajoute à notre étonnement, à notre fierté. Les continents qui s'ignoraient presque, si lointains les uns des autres, voient tomber l'orgueilleuse ceinture des océans, des monts et des déserts. Un frêle assemblage de fils et de bois a réalisé le rêve où depuis des siècles vivait l'imagination des poètes. La science et l'énergie humaines sont entrées victorieuses, au domaine des légendes.



En 1909, Louis Blériot traverse la Manche, et deux mois après Chavez franchit les Alpes. 1911 voit Védérines joindre Paris à Madrid en trois jours par la voie des airs et la même année André Beaumont vole de Paris jusqu'à Rome. Brindejonc des Moulinais atteint Varsovie en 1913, et le 23 juin, le monde entier s'émeut : Garros a survolé la Méditerranée. L'exploit de Bonnier, parti de Paris et atterrissant au Caire, clôt magnifiquement la série des grands vols d'avant-guerre.

Le conflit, si longtemps prévu, éclate. L'Allemagne tente d'asservir le monde pour son affreux dessein. En cette âpre lutte de quatre ans, l'aviation, assiégée de difficultés sans cesse renouvelées, se voit assigner un rôle, chaque jour plus large et plus exigeant. Il n'est meilleur aiguillon que le péril. L'aile se fait plus forte, plus audacieuse, plus meurtrière : au jour de la victoire, la cinquième arme est née et réclame sa part légitime du triomphe.

Les rumeurs de la bataille ne s'étaient pas tues que l'aviation, dépouillant lance-bombes et mitrailleuses, ambitionnait de nouvelles prouesses. L'heure n'était-elle pas venue d'ouvrir les voies d'une locomotion nouvelle au sein de l'espace redevenu pacifique? Le merveilleux véhicule qui avait semé la mort et la destruction pendant les longues années d'une guerre impitoyable ne portait-il pas en ses flancs mille promesses de bienfaits inouïs, pour l'humanité désireuse de prospérité et de bien-être? Le haut fait sportif allait prélever à l'exploitation rationnelle des forces neuves, enfantées par la ténacité et le labeur.

L'Océan semblait défier l'audace et tendait au-devant du pilote l'infranchissable immensité de son mystère. Le jour où les hydravions américains, assujettis à un effort méthodique et soutenus par une impressionnante organisation, gagnèrent les Açores et de là Lisbonne, une magnifique démonstration nous fut donnée de la réalisation de ce que chacun croyait impossible. On se plut à suggérer que l'exploit avait perdu en beauté ce qu'il avait gagné en certitude. Quelque chose manquait : en effet, la marque de cette bravoure prestigieuse et folle dont nous étions volontiers enveloppés un aussi rude exploit.

Hawker vit refluer vers lui les flots de la tendresse et de l'admiration universelles. Et c'était bien le sant le plus émouvant qu'un homme ait jamais tenté dans l'inconnu. Mille kilomètres de plus à parcourir que les hydravions américains, nul navire posté sur la route et prêt à accourir, aucun signal, la mort presque certaine en cas de chute dans la mer immense. Le sort lui fut clément et respecta sa mâle tentative. Il échoua, mais fut sauvé, et le héros, vaincu, connut un triomphe sans égal.

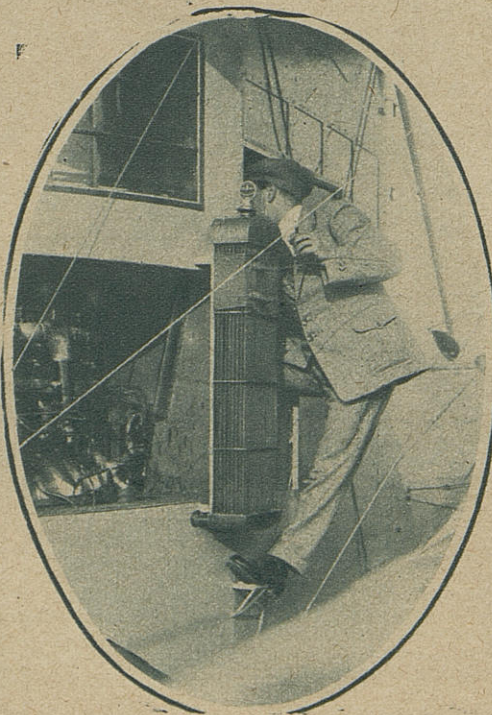
Le 14 juin, Alcock et Brown, sur leur avion Vickers-Vimy, s'élevaient de Terre-Neuve, brûlant de vaincre en une épreuve où leur compatriote avait échoué. Ils réussirent. A 185 kilomètres à l'heure, malgré la pluie et le brouillard, le vol transatlantique s'accomplissait. Moins de seize heures après leur départ, l'avion touchait le sol d'Angleterre. L'enthousiasme de nos alliés, qu'inquiétait



L'état-major du Goliath l'avion géant qui tente le voyage Paris-Dakar : L<sup>e</sup> Boussod, L<sup>e</sup> Guillemot, Cap<sup>te</sup> Bizard et L<sup>e</sup> Boussoutrot pilote.

la performance américaine, ne connut plus de bornes. La critique impartiale enregistra le succès comme une victoire commune à toute l'humanité, et la France, joyeuse et modeste, revendiqua en silence l'honneur de ses efforts patients, car, la première, elle avait cru au vol, et risqué l'audacieuse tentative. Plût à Dieu qu'elle eût conservé dans le triomphe le rang qu'elle avait gardé dans le labeur ingrat des premiers jours!

Le R-34 apporta un surcroît de fierté à l'Angleterre. L'avion avait ouvert la voie : l'immense inconnue qui séparait l'Europe de l'Amérique était tombée : le dirigeable allait suivre et plus lent, mais plus puissant, plus sûr, conquérir une gloire originale et neuve, et se montrer le digne émule de l'avion.



A bord de l'avion géant italien — un Caproni — qui tomba en flammes de plus de 1 000 mètres de hauteur près de Vérone, le 2 août dernier.

Que devenait l'aviation française en tout ceci? Elle avait accompli des prodiges pendant la guerre. Aux aviations alliées, tôt accourues pour l'assister, elle avait fait part de sa science et enseigné ses méthodes. L'élève avait donc une fois de plus dépassé le savoir des maîtres : il serait vain de dire que le pays, prompt à admirer les performances d'autrui, ressentit une véritable déception.

Le mécontentement se fit jour, s'étala dans la presse. On cria à la faillite de notre aviation, à sa grandeur passée méconnue, à son avenir compromis et ce fut pour beaucoup, comme si la France, prisonnière de l'inertie et vouée à la paresse, négligeait une part, non la moins grande, de sa force et de son prestige. Faut-il l'avouer? Nous n'étions pas prêts.

Nous avons excellé dans la chasse, dans l'observation, dans le bombardement de jour, mais les types d'avions, incomparables dans les tâches auxquelles ils étaient destinés, convenaient mal aux raids à longue distance dont les difficultés composaient le fort du problème de la navigation aérienne. L'appareil de transport aérien devait se recommander avant tout par sa sécurité de vol, la puissance, la régularité de ses moteurs, sa capacité de charge, son confort relatif. Son prototype était l'avion de bombardement de nuit, deux types d'avion de ce genre avaient pris leur essor à la veille de l'armistice et l'on s'en promettait merveille. La consécration, la dure consécration du champ de bataille, c'est-à-dire de l'effort prolongé, accompli dans les circonstances les plus difficiles, leur faisait défaut. Là est la source des hésitations et des lenteurs si souvent blâmées.

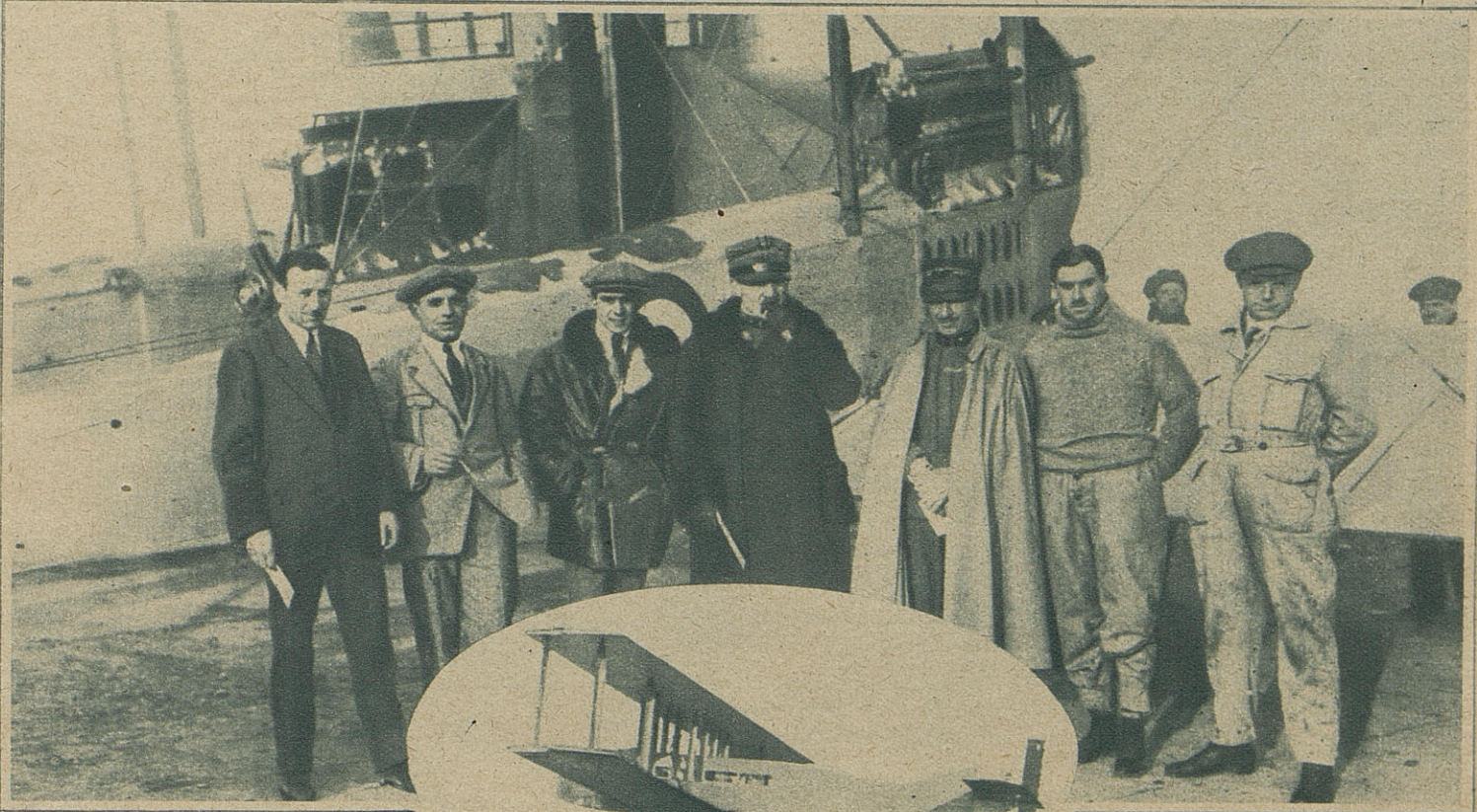
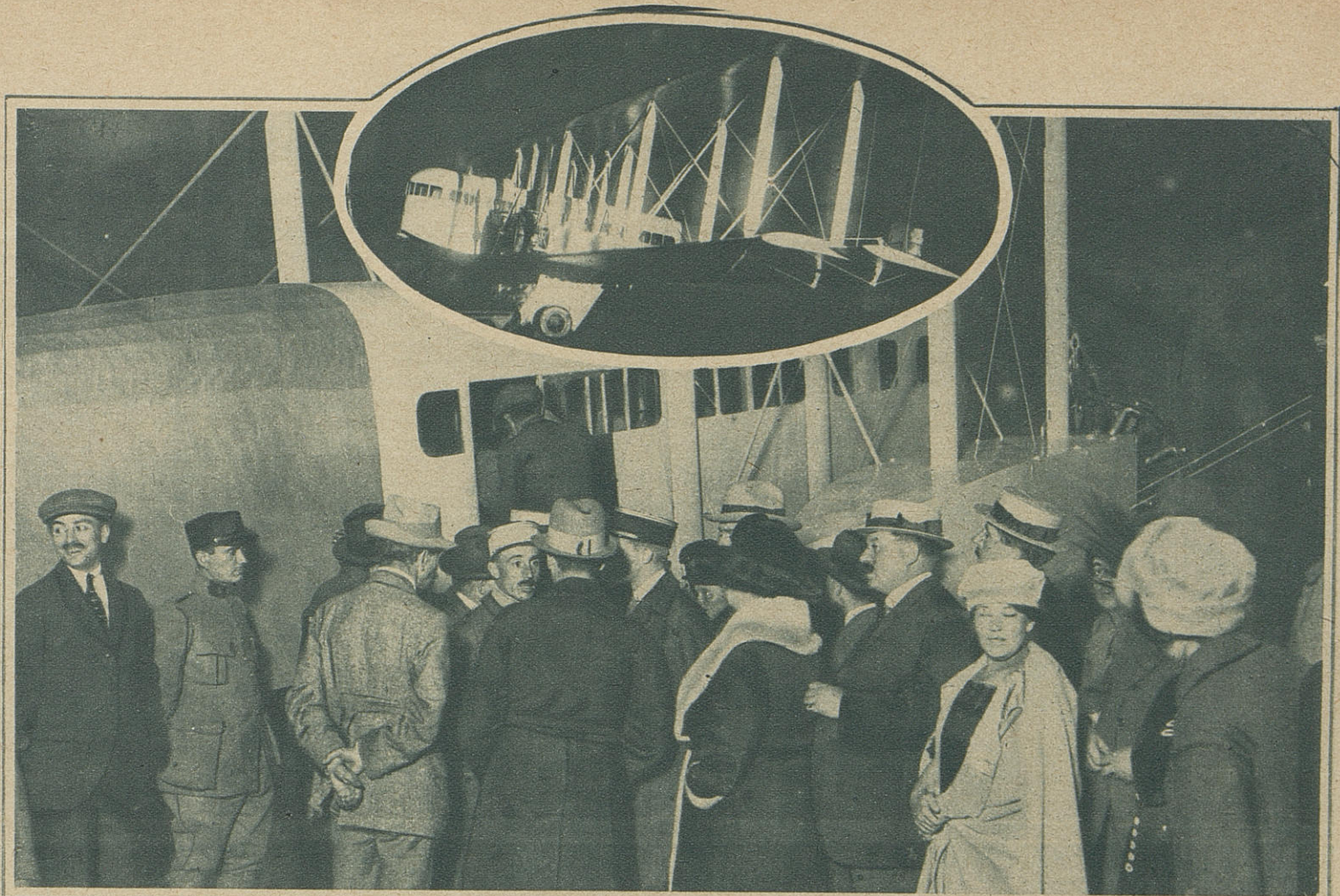
Notre aviation restait-elle inactive? Non, certes. Elle travaillait. La fortune lui dispensait tour à tour le succès et l'échec. Elle put enregistrer de notables victoires. Le 26 janvier, Roger et Coli volaient de Marseille à Alger, et d'Alger à Rozas. Au mois de mai Kenitra recevait la visite du vaillant équipage et le 24 mai leur Bréguet, atterrissant au Maroc, couvrait 2.260 kilomètres sans escale. Le lieutenant Lemaître, parti pour Dakar, brisait son appareil à 700 kilomètres du but. Le lieutenant Fontan, trahi par la malchance, ne pouvait dépasser Saragosse. A quelles merveilleuses prouesses n'eûmes-nous point assisté, si la fortune eût voulu seconder tant d'audace!

Cependant, le Goliath, ancien F 60, que le constructeur avait opportunément transformé, nous donnant un remarquable exemple de régularité et de sûreté dans le vol, haussait peu à peu notre espoir vers de nobles ambitions, des voyages hebdomadaires à Bruxelles s'accomplissaient sans heurt. Tout respirait en lui la santé et la force. Son créateur, son pilote, répugnant aux envolées improvisées et connaissant toutes les surprises d'une tentative insuffisamment préparée, mesurait sa force et sa valeur : ils l'écartaient de toute envolée chimérique et de cette déception cruelle qui guette l'effort incomplètement mûri et l'action prématurée. Tant il est vrai que c'est au travail quotidien, aux prises avec des difficultés croissantes que s'affirme la véritable valeur d'un appareil.

Les résultats obtenus et patiemment accumulés justifiaient tous les espoirs. Le record Paris-Dakar restait à conquérir. Le Goliath tente de se l'adjuger. La confiance, l'estime générales ont accompagné son essor. Parti le 10 août, à minuit de Toussus-le-Noble, confié aux mains expertes du lieutenant Boussoutrot, emportant huit personnes à son bord, l'aérobis arrivait à Casablanca le lendemain à 17 h. 40, sans avoir fait d'escales en cours de route. Le voyage s'était accompli dans d'excellentes conditions, 17 heures avaient suffi à l'avion pour parcourir 2.000 kilomètres. Le raid devait se poursuivre selon la méthode qui avait présidé à sa préparation, 1.000 kilomètres environ séparaient le Goliath de Dakar.

Un tel raid présente un caractère de puissante originalité et marque une nouvelle





(En haut.) Le Goliath photographé la nuit de son départ de l'aérodrome de Toussus-le-Noble pour Dakar, au moment où les passagers montent dans le wagon-nacelle. Le Goliath parti de Paris le lundi 11 août a atterri le jour même à Casablanca à 17 h. 30, ayant effectué en 17 heures à peine, un trajet de plus de 1 900 kilomètres sans escale.

(Au-dessous.) L'équipage du Caproni qui venant de Venise et allant à Milan prit feu et tomba d'une hauteur de plus de 1 000 mètres. Seize passagers y trouvèrent la mort. Plutôt que de périr dans les flammes, ils se précipitèrent dans le vide. Dans les documents ovales, en haut le Goliath éclairé par les projecteurs. En bas le Goliath en plein vol.

étape dans les progrès de la navigation aérienne. L'ère des grands voyages pratiques, utiles, minutieusement préparés et sagement organisés commence. Non, certes, que l'investigation scientifique et tous les problèmes inhérents à la locomotion par la voie des airs touchent à leur fin et à leur solution. Des trésors de sagace ténacité, d'ingéniosité, de labeur, sont encore à dépenser. Dieu merci, les ressources ne font point défaut chez nous et nous saurons y puiser comme il convient. Mais, d'ores et déjà, de nouvelles et sûres perspectives s'ouvrent devant nous. Ce n'est plus

la prouesse sportive, inouïe, insoupçonnée, mais l'utilisation rationnelle, consciente d'une force nouvelle que son génie a mis entre les mains de l'homme. Hawker nous avait enthousiasmés par sa folle audace : la fortune avait convié Alcock à nous donner le magnifique spectacle de la grandeur intelligente et de la chance coalisées pour le succès. Le Goliath, équipé pour le voyage à très longue distance, emporte huit personnes en quelques heures à plusieurs milliers de kilomètres de leur point de départ. Magnifique démonstration, mais démonstration seulement, nous en convenons.

Elle est le signe, néanmoins, d'un bienfait imminent pour nous. L'espace est dompté, et l'avion, assuré à nos intérêts, à nos exigences, à nos besoins, nous apporte l'incomparable appui de sa rapidité. Faites crédit au temps et à la science : le mystérieux domaine des airs admet notre suprématie : hostile à notre effort, le voici qui nous accueille et mettant à notre disposition d'inépuisables richesses, offre à notre essor la libre immensité, où le progrès ne connaît pas de bornes et le courage pas d'entraves.

CLAUDE DORET.

## Et, je n'épousai pas Stephens...



« J'AIMAIS SA FAÇON DE ME SALUER DÈS QU'IL M'APERÇÉVAIT... »

J'AVAIS beaucoup d'affection pour Stephens Sterright. Comme moi il aimait les fleurs, les vieux livres qui se trouvent dans les boutiques sombres des quartiers retirés, les allées du Bois de Boulogne et les charmes que l'on trouve aux anciennes résidences royales des environs de Paris, telles que Saint-Germain, la Malmaison ou le si joli hôtel de Bagatelle. Les plus belles roses du monde, celles qui sont primées chaque année et dont le nom est universellement connu, y fleurissent dans de petits parterres à peine surélevés des allées, sans autre protection que leur grâce et leur beauté, pour tout le public, et assez proches de lui pour que chacun de ceux qui passent puisse en se penchant respirer leur parfum en les attirant de la main.

Nous aimions aussi le même photographe à la mode, les mêmes vedettes de la Comédie-Française et du théâtre Sarah-Bernhardt, et c'est ensemble que nous avons loué une fenêtre au coin de l'avenue de la Grande-Armée pour voir défiler le magnifique défilé de la Revue de la Victoire. Oh! ce fut une journée splendide. Le cœur de Stephens Sterright et le mien battaient semblablement et nos vareuses se soulevaient avec la même patriotique fierté au passage des drapeaux de presque tous les États du monde. A la suite de ces grandes émotions je me suis accordée avec Stephens Sterright. Nous nous trouvions à peu près du même âge, un même amour des nobles choses et des choses sensibles faisait se rencontrer nos cœurs destinés à se comprendre. Nos cœurs se comprenaient si bien que notre sentiment se rencontrait sur toutes choses. Même notre pas, lorsque nous descendions la Voie triomphale des Champs-Élysées ou les larges rues historiques, était rythmé à l'unisson, et nous nous donnions l'un à l'autre le spectacle de deux hautes mécaniques ultra-perfectionnées dont les si délicats et nombreux rouages eussent été mis en commun mouvement par un réglage unique et spécial. Et certes, depuis deux mois que nous avions appris à nous connaître, j'avais aussi pu apprécier combien cette vibration isochrone de deux êtres humains est une parfaite sécurité dans le bonheur. Stephens Sterright et moi-même goûtions déjà le bonheur. Chaque jour nous nous retrouvions au rendez-vous décidé la veille. Nous parlions fort peu des événements politiques pour ne pas perdre le temps précieux à redire des sentiments déjà éprouvés à la lecture des journaux. Mais nous allions à la recherche d'une de ces nouveautés dont nous étions avides et que le prestigieux Paris offre à tous les coins de ses rues à ceux qui savent les regarder et les comprendre. Stephens cependant était plus volontiers attiré vers les choses antiques, moi-même vers les somptuosités modernes. La richesse des choses modernes égale à Paris celle des États-Unis, mais on y éprouve une impression de nuances plus souples et plus neutres, je dirai : l'habitude blasée de l'élégance qui fait la fortune même se subordonner à cette aisance instinctive, s'effacer devant elle et réserver la raideur et l'opulence des choses et des manières dorées à ceux des riches que ridiculise en France l'adjectif qualificatif de « Nouveaux ». Caren France, cette très vieille maison où tout ne vaut que par la priorité, les choses ont le droit d'être neuves pourvu seulement qu'elles ne le paraissent pas trop.

J'aimais encore mieux ces choses de la jeune aristocratie française qui me faisaient comprendre plus finement la psychologie de ce beau pays que les splendides vieilles curiosités de l'ancienne que recherchait Stephens. Notre parfait accord se complétait de l'échange de nos réflexions. Comment il se fait qu'en un

pareil accord d'âmes j'aie laissé retourner Stephens Sterright en Amérique tout seul alors que je devenais à Paris Madame Paul de Montfort ? Oh! vous allez savoir. C'est très simple.

Un jour — je me rappellerai toujours cette cruelle déception — un aviateur français vint dans notre ancien hôpital de l'avenue Kléber d'où les lits avaient été enlevés pour les transporter dans les régions dévastées du Nord. Il était accompagné d'un major des États-Unis, et après les présentations d'usage j'appris que cet officier aviateur pilotait le surlendemain un aérobus d'Issy-les-Moulineaux pour la capitale de l'Angleterre. Visiter London après une traversée des airs en compagnie de Stephens, mon alter ego de l'âme, quelle ivresse. Je priai l'officier de me dire s'il serait possible d'avoir les deux places il voulut bien s'engager à me les faire obtenir et j'envoyais à Stephens Sterright un pneumatique lui indiquant le rendez-vous sans rien lui dire du trajet pour lui en faire la grande surprise.

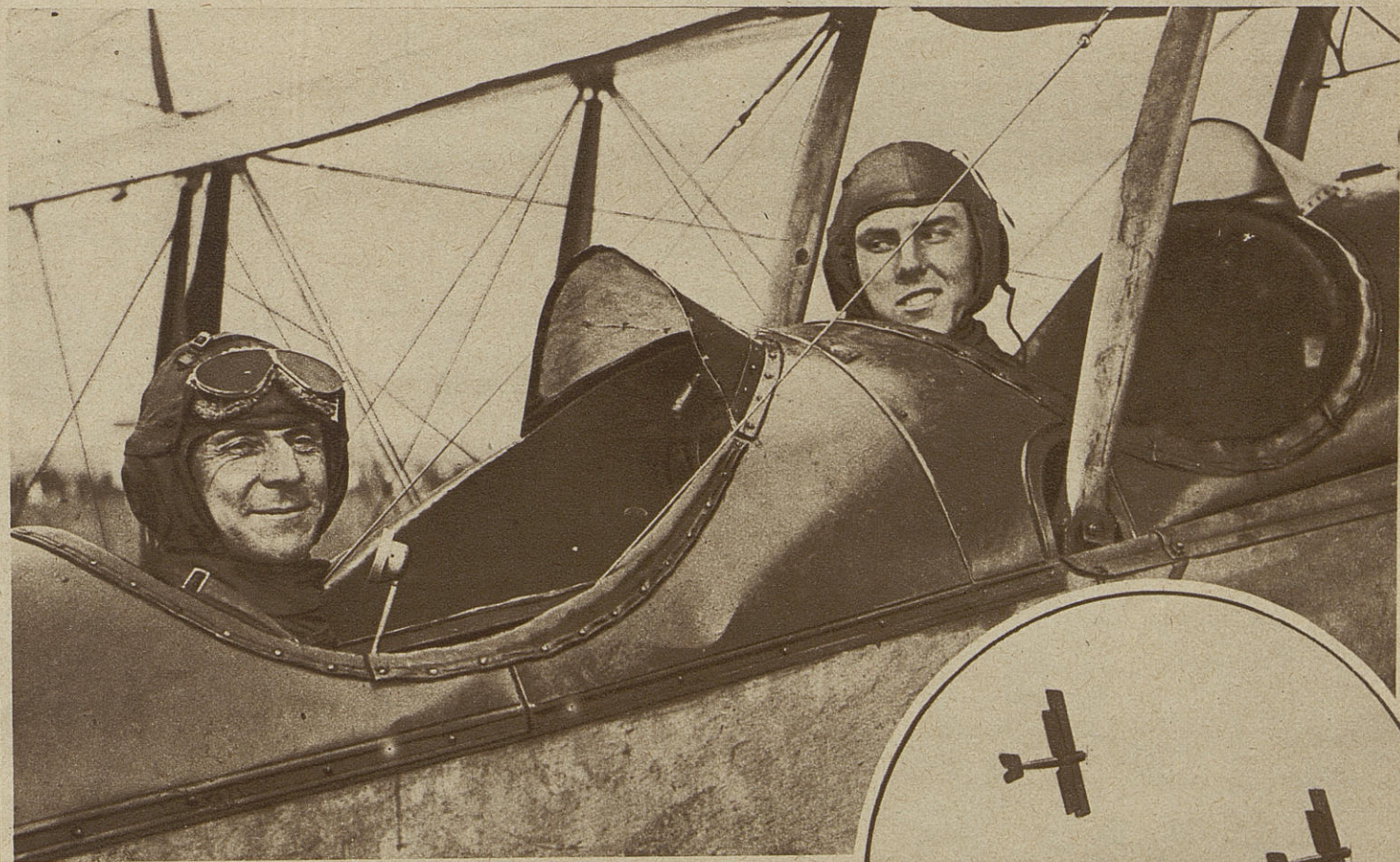
Et quand nous nous retrouvâmes à l'aérodrome, je lui appris le grand, le délicieux événement de notre amour, ce voyage à travers le ciel de la France et de l'Angleterre. Quelle ne fut pas ma stupéfaction de l'entendre se refuser à prendre place avec moi dans l'avion, bien plus, m'exhorter avec toutes sortes d'instances à ne pas m'exposer aux risques d'une traversée périlleuse !... Bref, Stephens Sterright, par frayeur d'un accident, me laissa accomplir seule la traversée par les airs. J'en suis revenue le lendemain même, contrairement à mon projet de passer quelques jours sur la Tamise avec celui qui décidément n'avait mes sentiments qu'en surface, et non point en la profondeur, non, pas même en l'altitude. Et voilà les circonstances qui m'ont mariée d'amour avec l'officier pilote Paul de Montfort, qui me fit faire mon premier voyage en aérobus. Oh ! l'oiseau de France!...

P. C. C. ROGER DE NERLYS.

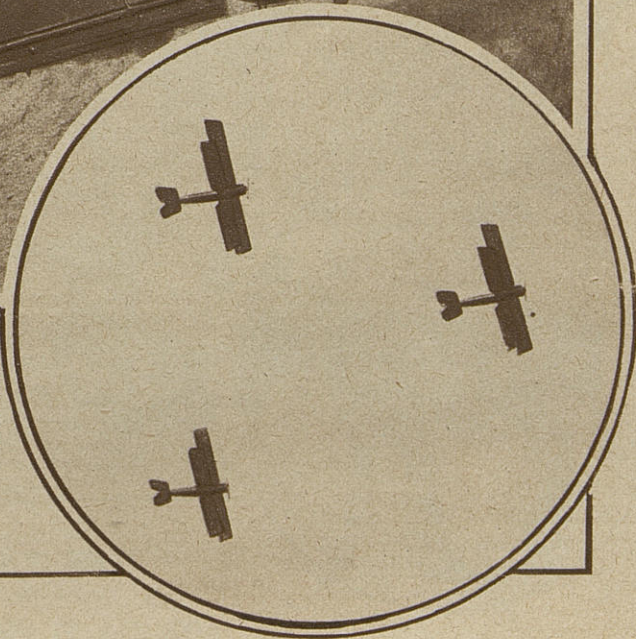


« QUELLE NE FUT PAS MA STUPÉFACTION DE L'ENTENDRE... »

UN MARIAGE EN AVION : FIANCÉS, TÉMOINS, PASTEUR, TOUT LE MONDE VOLE..



Nous avons relaté dernièrement, avec photos à l'appui, l'histoire de ces jeunes mariés qui, plutôt que de s'embarquer comme tout le monde pour Venise, s'en étaient allés passer en plein ciel, probablement le septième, les premières heures de leur hyménée. Ce record d'un nouveau genre est battu par le lieutenant George Burgess et miss Milly Schœffer, qui, eux, se marièrent en avion même. Un pasteur, le Révérend Wouter, des témoins, tous fervents de l'aéro, consentirent à accompagner — chacun dans son appareil — le jeune couple. Le « oui » sacramentel fut donné par téléphone. On en voit le récepteur, à côté du Révérend, dans le document du bas, tandis que les trois avions naviguaient de conserve, à quelque mille mètres d'altitude. Sans doute apprendrons-nous, un jour, que les enfants d'un pareil couple sont nés avec des ailes dans le dos.



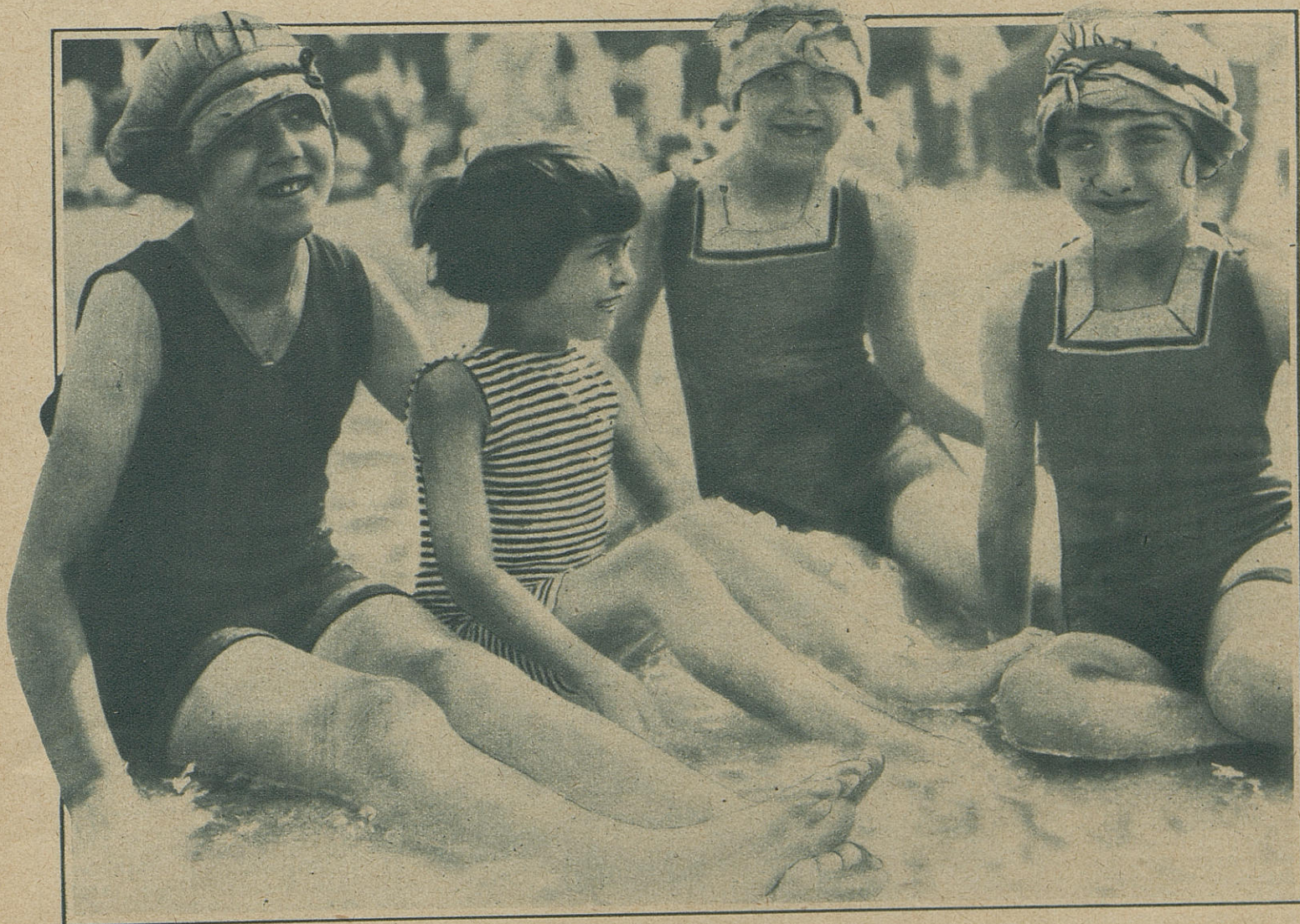
*J'ai vu.*



DANS LE CLAPOTIS DES PETITES VAGUES  
SUR LA PLAGE, LES ENFANTS SONT ROIS



LE PHOTOGRAPHE A DU SUCCÈS



LE BAIN DE SOLEIL APRÈS LE BAIN DE MER  
LA VIE SUR LA PLAGE

# Celui qui va libérer la Russie : l'Amiral Koltchak

« Si un homme doit sauver un jour la Russie, ce sera Koltchak ! » Cette prédiction de M. Rodzianko, l'ancien président de la Douma, est à la veille de se réaliser et le chef du gouvernement d'Omsk s'annonce comme devant être le libérateur de sa malheureuse patrie tyrannisée et plongée dans le sang depuis deux ans par Lénine, Trotsky et leurs sanguinaires acolytes bolcheviki.

Sans avoir reconnu définitivement l'amiral Koltchak comme le représentant de la Russie, les Alliés lui ont néanmoins promis un secours efficace et la véritable armée russe qui arrivée non loin de Samara et de Kazan dut reculer, parce qu'il n'était pas en force, compte bien jouer avec succès avant la fin de l'été la suprême partie.

## LA CARRIÈRE D'UN MARIN

L'homme qui demain va remplacer Lénine est un jeune : à peine a-t-il quarante-cinq ans puisqu'il est né en 1874. Son père, volontaire durant la guerre de Crimée, se battit contre les Français, il était commandant lors de l'assaut de Malakoff et sa conduite héroïque lui valut une médaille de simple soldat, et fait prisonnier par nos troupes, il resta six mois à Prinkipo où nos médecins le soignèrent et le guérirent de ses terribles blessures. Aussi le fils d'un tel brave ne pouvait être que soldat.

Le futur amiral, après avoir passé ses examens, débuta comme aspirant et fit de nombreuses croisières en Orient. En 1900, il prit part à l'expédition polaire du baron Toll, ce savant russe qui cherchait une terre problématique dans les régions glaciales, et en 1904 il se trouvait à Port-Arthur lors de l'attaque japonaise. Sa belle conduite lui valut de recevoir le commandement d'un destroyer. Durant tout le siège, le commandant Koltchak se fit remarquer par son héroïsme. Aussi, lorsqu'il revint en Russie, le tsar lui remit lui-même une épée de Saint-Georges à poignée ornée de croix magnifiquement ouvragées.

Après la paix de Portsmouth, le commandant Koltchak entre à l'Académie navale et quand il en sort, il est versé à l'état-major de la Marine. Il se consacre en même temps à des travaux scientifiques, fait le récit de ses voyages vers le pôle, récit qui est publié par les soins de l'Académie des sciences de Pétersbourg.

Affecté au bureau des constructions navales, il le quitte pour prendre le commandement d'un destroyer dans la Baltique. La marine russe est en pleine voie de reconstitution, se remettant peu à peu de ses désastres de Port-Arthur et de Tsushima. Koltchak devient chef d'état-major de l'amiral Essen, commandant la flotte de la Baltique, et il occupait ces fonctions en 1914 lorsque la guerre fut déclarée. A la mort de l'amiral Essen, Koltchak reçoit le commandement d'une escadrille de destroyers qui opère dans le golfe de Riga. Le général Redko Dmitrieff le cite à l'ordre du jour de l'armée et lui décerne la croix de Saint-Georges. La renommée que Koltchak s'acquiert par ses patrouilles audacieuses et ses coups de main dans la Baltique est telle qu'en six mois il devient successivement contre-amiral puis vice-amiral. D'urgence on l'envoie commander l'escadre de la mer Noire où le Goeben et le



Le plus récent portrait de l'amiral Koltchak, chef du gouvernement d'Omsk.

Breslau bombardèrent impunément les ports russes.

Lorsque la première révolution éclata, en 1917, Koltchak était toujours à la tête de la flotte qui était ancrée devant Sébastopol. Confiant dans son autorité, l'amiral fit prendre le large à tous ses navires après avoir adhéré officiellement au gouvernement provisoire. Une fois en pleine mer, et convaincu que des réformes n'amèneraient pas des mutineries, il introduisit peu à peu les règles de la nouvelle discipline. Mais hélas, bientôt les soviets prirent le dessus et un beau jour, ils décidèrent de sommer Koltchak et ses officiers de leur remettre leurs armes. Une délégation excitée par des marins venus de Cronstadt vint donc trouver l'amiral. Celui-ci lança dans la mer l'épée de Saint-Georges qu'il tenait du tsar et qu'il portait toujours à son côté.

« Ce n'est pas vous qui me l'avez confiée, répondit-il à la sommation des mutins ! Ce

l'est pas à vous que je la rendrai ! » Et sortant son revolver, il ajouta : « Maintenant, je vous préviens que je brûlerai la cervelle à quiconque me touchera ! »

Personne ne bougea : l'amiral quitta sa passerelle et descendit à terre. Son autorité était telle parmi ses matelots qui l'aimaient et qu'on appelait les « gros museaux » tant ils avaient bonne mine, que les soviets n'osèrent pas l'inquiéter alors qu'ils faisaient incarcérer tous ses officiers. Koltchak quitta Sébastopol, y laissant sa femme et alla se mettre à la disposition de Kerensky. Prévoyant la rupture du front russe et la désorganisation générale de l'armée, il en fit part à M. Rodzianko, en rendant responsable Kerensky auquel il reprochait sa trop grande faiblesse pour les léninistes.

Cependant Koltchak accepta du gouvernement provisoire une mission aux États-Unis où il resta jusqu'à l'automne 1918.

## LE CALVAIRE DE MME KOLTCHAK

Restée seule à Sébastopol avec son jeune fils, la femme de l'amiral Koltchak vécut de longs mois au milieu de l'épouvantable terreur rouge que déchainait un ancien colonel autrichien du nom de Spire et une sanguinaire terroriste M<sup>lle</sup> Ostrowska.

Un soir, des soldats obéissant aux ordres de Spire, envahissent la maison où M<sup>me</sup> Koltchak se cachait chez une amie.

Affolée, la maîtresse de maison téléphona au gouverneur bolchevik qui répondit que c'était un ordre auquel il ne faisait qu'obéir.

Les soldats ayant enfoncé les portes à coups de crosse perquisitionnèrent, ne reconnaissant pas la femme de l'amiral qui se tenait le visage caché dans ses mains et simulant une grande frayeur. Très nerveuse, l'amie de M<sup>me</sup> Koltchak sanglotait, excitant la compassion d'un matelot qui voulut la consoler :

« Calmez-vous madame ! lui dit-il. Ce que nous faisons nous répugne, mais on nous l'ordonne ! »

Une autre fois, la demeure de M<sup>me</sup> Koltchak fut littéralement cambriolée : les matelots qui perquisitionnaient enlevèrent toutes les décorations de l'amiral et de son père sous prétexte qu'elles étaient des reliques de l'ancien régime. Montrant la médaille de simple soldat gagnée par le père de l'amiral à Malakoff, M<sup>me</sup> Koltchak dit au chef de la perquisition :

— Laissez à mon fils ce souvenir de l'héroïsme de son grand père.

— Garde cette médaille ! répondit le bolchevik, mais cache-la bien. Des camarades moins scrupuleux pourraient venir la prendre !

A plusieurs reprises d'ailleurs, M<sup>me</sup> Koltchak et son fils durent leur salut à la complicité tacite des soldats qui avaient mission de les arrêter et qui les cherchaient là où ils étaient certains de ne pas les trouver. Les soviets agitérent souvent la question pour savoir s'il fallait ou non supprimer la famille de l'amiral, mais jamais une décision ne put être prise. Bien que fiancée à un bolchevik, la servante de M<sup>me</sup> Koltchak ne trahit jamais sa maîtresse. Mais un ancien commandant de sous-marin, M. Bilyaëff, qui avait téléphoné à la femme de son ancien chef qui se trouvait



Soldats de l'armée volontaire russe du général Danikine montent à l'assaut des retranchements de l'armée rouge.

chez des amis de ne pas rentrer chez elle parce qu'on l'attendait pour l'y arrêter, fut fusillé dans les quarante-huit heures.

Cependant le péril augmentait tous les jours et il est évident que si de bienveillants concours n'avaient pas réussi à faire passer à bord d'un navire britannique M<sup>me</sup> Koltchak et son fils, ceux-ci eussent été certainement victimes de la fureur bolcheviste, lorsque l'amiral eut passé l'Oural avec son armée.

#### LA MISSION DE KOLTCHAK

« Patience ! Koltchak va ressusciter ! » disent eux-mêmes les ouvriers de Sébastopol qui supportent avec répugnance le joug des Soviets et qui suivent avec anxiété les progrès de l'armée libératrice.

C'est en novembre 1918 que Koltchak arriva en Sibérie où un gouvernement provisoire s'était constitué à Omsk. Le pays commençait à se soulever contre les doctrines de Lénine. Mais au sein du ministère, il y a des hommes socialistes indépendants qu'on soupçonne de pactiser avec les bolcheviks et de tout faire pour contrecarrer l'action militaire dont Koltchak avait reçu la direction. Les officiers se réunissent et décident un coup d'État. Un beau matin, les officiers bolcheviques sont enlevés et conduits hors des limites du gouvernement d'Omsk, tandis que l'amiral Koltchak devient le chef suprême, en quelque sorte le dictateur.

En quelques mois le pouvoir du nouveau chef en qui tous les vrais Russes ont mis toutes leurs espérances s'est formidablement affermi. Koltchak, en privant les bolcheviks des ressources considérables qu'ils auraient pu trouver

en Sibérie, blé, coton, matières premières, etc., savait qu'il portait un coup mortel à Lénine et à Trotsky. L'un après l'autre, les chefs des partis soulevés contre les rouges se rallient à ses vues et leurs troupes viennent grossir les siennes. L'ataman Semenov qui voulait cons-



TROIS COLLABORATEURS DE KOLTCHAK : — Le général Denikine, le général Kalodine, le général Youdenitch.

tituer un État mandchourien indépendant et qui avait coupé les communications du gouvernement d'Omsk avec Wladivostock en occupant le transsibérien près de Tchita, s'est rangé à ses côtés ainsi que le général Denikine qui commande les volontaires du Sud et le général Youdenitch qui marche sur Pétrograd à la tête de l'armée de la Baltique.

Franchissant l'Oural, Koltchak a soumis dès à présent à son autorité l'immense région limitée par la Basse-Volga, le fort Alexandrovsk, la mer d'Aral et la frontière ouest de Boukhara.

Jusqu'ici, malgré le grand nombre de soldats qui se joignent à lui, l'amiral n'avait pu pousser son action à fond et son avance extrême fut plutôt une démonstration.

Mais depuis le 14 juin dernier, la reconnaissance du gouvernement d'Omsk par les Alliés et les Japonais, si timide qu'elle soit encore, n'est plus un secret. Le Japon a décidé de soutenir Koltchak financièrement et militairement. Des locomotives et un important matériel roulant est envoyé par l'Amérique sur le front de l'Oural : des missions militaires françaises et anglaises sont parties, des munitions et du ravitaillement sont expédiés sans arrêt et bientôt l'assaut suprême sera livré qui dégagera Pétrograd et Moscou délivrera enfin la Russie de la tyrannie rouge et des hideux criminels qui, trahissant leur pays, l'ont traîné dans le sang et dans la boue depuis deux ans.

Et lorsque l'heure de résurrection s'accomplira, l'amiral Koltchak, si jeune, au visage rasé, au maintien si modeste, pourra se dire le sauveur de sa patrie.

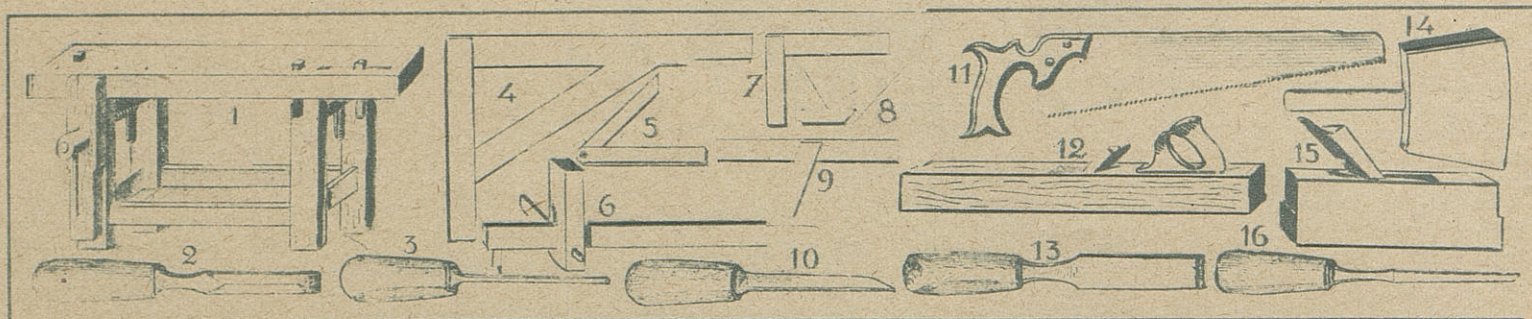
HENRY COSSIRA.

### LE DOUBLE ANNIVERSAIRE DU 7 AOUT A ALTKIRCH



Le 7 août 1870 les derniers soldats du général Douai traversaient Altkirch pour aller défendre Belfort. Le 7 août 1914, la 27<sup>e</sup> brigade d'infanterie entra dans Altkirch reconquis. Le 7 août 1919 la ville a commémoré ces deux dates sous la présidence de M. Millerand assisté des généraux Pau et Hirschauer. Voici une joyeuse bande d'Alsaciens en costumes du pays qui célèbrent gaiement la fête de leur délivrance.

# La Science pittoresque : l'Atelier de l'Amateur



LES OUTILS NÉCESSAIRES POUR TRAVAILLER CHEZ SOI : 1, Établi; 2-3, Ciseaux; 4-5, équerres; 6, trusquin; 7-8-9, équerres; 10 et 16 bedanes; 11, scie à marche; 12, rabot; 13 et 16, bedanes; 14, maillet; 15, rabot.

Nos lecteurs trouvent habituellement, dans notre page de la « Science pittoresque », de petites notes relatives à la confection d'objets utiles. Ce sont là travaux d'amateurs destinés à éclairer ceux qui aiment façonner, construire, fabriquer ces mille petites choses utiles que l'on ne trouve pas dans le commerce ou bien que l'on n'achète pas parce qu'elles coûtent cher.

Notez bien qu'en règle générale les objets que l'on achète ne remplissent jamais complètement le but que l'on désire atteindre en se les procurant. Ils conviennent « à peu près » avec des dimensions hors de proportions, en plus ou en moins, avec l'espace dont on dispose pour eux, avec des formes différentes de celles que l'on eût désirées, avec des accessoires inutiles; souvent le détail que l'on cherche est absent et on ne le trouve que dans un objet qui nous est par ailleurs tout à fait inutile. Alors, ou bien on s'encombre inutilement ou bien on fait le sacrifice d'une commodité.

L'homme ingénieux se tire d'affaire tout seul en fabriquant lui-même l'objet qui lui convient, qu'il désire. Il s'est réservé un petit coin dans l'appartement, un cabinet éclairé par une petite fenêtre, voire même une pièce tout entière, et peu à peu il s'est outillé en vue des travaux qui lui plaisent. Son apprentissage, fait le plus souvent sans maître, n'a jamais été de longue durée parce que le travail lui a plu. Il y a mis toute son intelligence, il est devenu tous les jours plus habile et beaucoup nous étonnent par le fini de leurs constructions auquel s'associent le bon goût et l'utilité.

Que d'heures de loisir bien employées, que de joies saines, l'amateur de travaux manuels sait s'accorder!

Le citadin, moins favorisé que le provincial au point de vue de l'agencement d'un atelier, doit souvent se résoudre à n'exécuter que de petits travaux: on voit mal à l'installation d'un atelier de menuisier, d'une forge, dans un appartement parisien; mais le véritable « bricoleur » sait merveilleusement suppléer au manque de confort et faire de son fourneau de cuisine une forge, de sa table de cuisine un établi. Combien avons-nous vu de photographes amateurs, de sanfilistes,

construire eux-mêmes la presque totalité de leur matériel! Et nous ne parlons pas des travaux d'art, dont le choix est si considérable, et qui peuvent s'exécuter dans une salle à manger, dans une pièce quelconque.

L'habitant de la province, et surtout celui des campagnes, peut presque toujours disposer d'une pièce au rez-de-chaussée pour y installer un atelier ou même construire cet atelier, en planches, à côté de sa maison. Celui-là fait à peu près tout ce qu'il veut en matière de travaux

réduits à l'achat de la matière première, c'est-à-dire à un prix abordable.

Et puis, combien de réparations s'imposent dans une maison, dans un appartement! Aujourd'hui on doit remplacer les papiers; demain ce sont les peintures qui ont besoin d'être refaites; un autre jour une lame de parquet demande à être remplacée. Voici une casserole qui fuit et que l'on réparera avec une soudure: une chaise a été victime d'un accident, il lui faut un pied

travaux manuels devient artiste et savant malgré lui, car pour satisfaire sa passion de « bricoleur éclairé », il est obligé de penser et d'agir. Or le progrès humain se résume en ces deux idées ennemies de l'osiveté cause de tous les désastres individuels et nationaux.

Quelle noble passion que celle du travail! Nous la favoriserons de toutes nos forces et nous inviterons nos lecteurs à se laisser entraîner dans cette voie.

L. F.

(A suivre.)



DE CE CABINET ON TÉLÉPHONA A UN AVION QUI SE TROUVAIT A 8 KILOMÈTRES.

manuels, même pour ce qui concerne le travail du bois et celui des métaux qui exigent un outillage assez complet, un emplacement relativement vaste et l'absence de voisins. D'ailleurs, à la campagne, à peu près tout le monde sait exécuter de menus travaux de réparation afin de se passer de l'intervention de plus en plus coûteuse des ouvriers.

Savoir faire soi-même toutes sortes de choses va même devenir une nécessité absolue pour chacun, sous peine de se priver de confort ou de distraction. Les conditions de plus en plus dures de l'existence ne permettent plus d'acheter tous les objets façonnés dont on peut avoir besoin: mais si on les construit soi-même, le coût de ces objets se

nouveau qui sortira de l'atelier. Puis vous ferez une table de cuisine, une autre pour le jardin, des sièges d'osier, une tente. Vous construirez un poulailler confortable et hygiénique. Bref, l'amateur adroit saura tirer toutes les ressources de lui-même afin d'éloigner le plus possible de sa maison l'ouvrier spécialiste.

En dehors des travaux d'ordre pratique, qui sont les premiers à envisager, il existe une infinité de travaux manuels appartenant à la fois au domaine de la distraction, du jeu presque et à celui de l'art: la science elle-même y entre pour une large part, car plus son domaine s'étend, plus il se simplifie, plus chacune de ses branches se met à la portée de tous. L'amateur de

## LA BOURSE

Les dispositions demeurent bonnes. Nos rentes sont sans changements intéressants à noter; les fonds d'État étrangers ne présentent guère de modifications de cours.

Fermeté des grands établissements de crédit.

Valeurs de navigation, de transport, d'électricité, métallurgiques, caoutchoutières et coloniales, toujours en excellente tendance. — Bonne tenue des mines d'or.

Comme précédemment, c'est surtout en coulisse que se traite le plus gros chiffre d'affaires.

Changes toujours tendus.

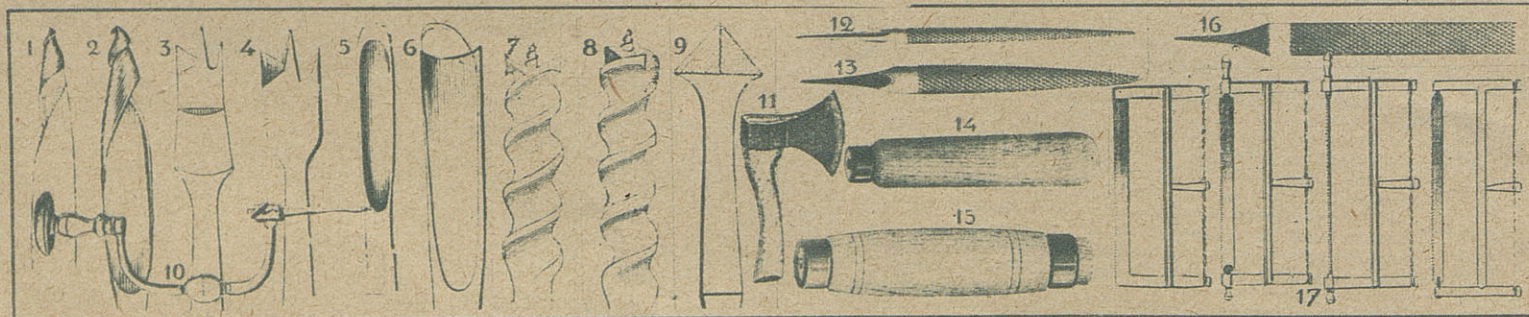
G. LAVAINE.

## EMPRUNT MUNICIPAL DE 1 500 MILLIONS

L'échange contre des titres provisoires des certificats de versement délivrés lors de la souscription du 5 juin dernier aura lieu à la Caisse municipale à partir du 16 courant.

L'opération de versement du deuxième terme, exigible du 16 au 31 août et qui s'élève à la somme nette de 99 fr.40 par unité et de 19 fr.88 par cinquième d'obligation, pourra s'effectuer en même temps à ladite caisse.

Dans les départements, le dépôt des certificats de versement pour échange est autorisé dès à présent aux caisses des trésoriers-payeurs généraux et des receveurs des finances. Le versement du deuxième terme n'y sera reçu qu'à partir du 1<sup>er</sup> septembre et jusqu'au 15 dudit mois, en raison des délais nécessaires à la transmission en province des titres provisoires.



LES OUTILS DE L'AMATEUR: 1-2, tarière en hélice de face et de profil; 3-4, mèche à 3 pointes; 5-6, mèches cuiller; 7-8, tarière Sorby; 9, fraise; 10, vilebrequin; 11, hachette; 12-13-16, Râpes pour le travail du bois; 14-15, manche de lime et manche de ciseau; 17, scies diverses montées.



*J'ai vu*

AUX COURSES DE DEAUVILLE



# Les Échos de J'ai Vu...



LE COMTE ZAMOISKI. — Le premier ambassadeur de la Pologne libérée accrédité en France.

## L'ORDRE DU BAIN.

Au nom du roi d'Angleterre, le général Robertson, qui commande l'armée britannique d'occupation sur le Rhin, vient de remettre au général Mangin les insignes de chevalier de l'ordre du Bain. Mais le général Mangin n'aura pas à se soumettre au cérémonial qui fut si longtemps en usage pour l'initiation des nouveaux chevaliers de l'ordre qui doit son nom à la purification spirituelle et... corporelle à laquelle étaient astreints les chevaliers avant de prêter serment.

Cette purification fut jugée nécessaire dans des circonstances qu'il est amusant de rappeler.

Au quatorzième siècle, un guerrier qui venait de s'illustrer sur les champs de bataille fut conduit devant le roi qui désirait le nommer chevalier en reconnaissance de ses services. A cette époque, le savon était inconnu dans les camps, et le « tub » si cher aux Anglais ne devait pas être en honneur parmi « les gens d'armes ». Le roi, ayant perçu une odeur désagréable à l'arrivée du guerrier, se tourna vers son chambellan et dit : « Je pense que ce vaillant a besoin de repos et de quelques soins. Faites-lui prendre un bain. Donnez-lui un costume propre puis ramenez-le devant moi pour que j'en fasse un chevalier. »

C'est ainsi que, d'une nécessité d'hygiène, naquit un des ordres les plus célèbres de la Grande-Bretagne.

## DES FAUX ET ENCORE DES FAUX.

Après les faux Rodin, les faux La Tour ! Pour le moment, on ne parle encore que de ceux-là, mais d'autres sont en réserve et vont suivre, sans compter les faux meubles anciens, qui plus que jamais se fabriquent au grand jour.

En réalité, l'industrie du faux est vieille comme l'art. Il faut être un vrai connaisseur (et encore) ou



Aux Invalides, le général Caloni remet à un orphelin la croix de son père, mort au champ d'honneur.

un audacieux pour s'aventurer dans la peinture, la sculpture ou les antiquités. Mais il y a des époques où l'on découvre des faux et d'autres où ils passent inaperçus. Il faut bénir ceux qui découvrent un faux La Tour ou une fausse tiare de Saïtapharnès. Les Égyptiens, les Grecs et les Romains avaient leurs faux maîtres, et il est probable que nos musées modernes contiennent plus de faux qu'on ne le voudrait croire. Les collectionneurs les plus avertis, les conservateurs les plus experts y ont été et y seront encore pris. Les faussaires ne s'encombrent d'aucun scrupule. Napoléon III fut victime d'une tromperie fameuse.

A Compiègne, il montrait à un de ses amis un joli cachet en ivoire qu'il venait d'acquérir. Il resta interloqué lorsque son ami lui dit :

— Oui, très joli ! Ce cachet, je l'ai vu faire.

— Impossible ! répliqua l'empereur, qui croyait à une plaisanterie. Ce cachet est du douzième siècle.

— Pardon, Sire ! Regardez entre le seau et le manche, vous verrez une vis. Au douzième siècle, les vis n'existaient pas.

Et l'empereur dut constater que son cachet contenait une vis !

Ilyaquelques années, un millionnaire américain faisait visiter sa galerie de tableaux à un peintre italien et se montrait particulièrement fier d'un certain Fragonard.

L'italien lui réservait une triste déception.

— Ce « Fragonard », dit-il, c'est moi qui l'ai peint, il y a une vingtaine d'années, dans des jours de misère. Au dos de la toile vous avez dû

remarquer deux croix minuscules...

— En effet...

— C'est une « marque » pour reconnaître le faux du vrai. Mais rassurez-vous : je vous jure qu'il n'existe que cette seule copie.

Le plus beau de l'histoire, c'est que le millionnaire donna à l'italien une somme rondelette en le suppliant de ne dire à personne que le « Fragonard » en sa possession n'était pas un Fragonard.

Après de tels encouragements, faut-il s'étonner qu'il y ait tant de faux ?

## LA DÉCOUVERTE DE LA FEMME PAR LES ÉCRIVAINS ANGLAIS.

Une grande revue anglaise, la *Medical Press* à propos du décolleté, analyse impitoyablement la gorge des femmes et « la répartition de la graisse dans cette région ».

« On peut noter, suivant les individus, des différences marquées — déclare l'auteur. Chez certaines personnes qui cependant sont loin d'être grasses, des dépôts abondants de graisse se rencontrent sous le maxillaire inférieur, si bien que le visage tend à se confondre avec le cou. Chez d'autres, dont le corps est souvent très dodu, le cou proprement dit reste mince et la ligne de la

mâchoire est clairement marquée. On peut remarquer bien d'autres bizarreries dans la répartition de la graisse. Il n'est pas rare, par exemple, que des femmes dont le haut du corps est très mince soient très grasses à partir des hanches. »

Étudiant particulièrement la poitrine, l'auteur regrette que la partie supérieure en soit souvent déformée par le corset. « Pour que le corset ne gêne point le développement du thorax, il faudrait qu'il fût lacé en pleine aspiration et ceci, naturellement, n'est jamais le cas. Le corset a donc pour effet de gêner la respiration dans le bas thorax et de provoquer dans la partie supérieure de la poitrine une mobilité tumultueuse et contraire aux lois naturelles ; l'effet est souvent d'ailleurs tout à fait contraire à l'esthétique. L'intensité du mouvement qui soulève les côtes supérieures des femmes est directement proportionnelle à l'étréoussesse du corset. Il ne s'agit pas là d'une caractéristique sexuelle d'ordre secondaire ; la femme qui n'a jamais porté de corset respire comme un homme. »

Que nous voilà loin de Villon et du corps féminin « tant souf et tendre ».



LE TRIOMPHATEUR. (Instantané pris sur une plage anglaise.)

## L'ARMÉE DES SERGENTS DE VILLE.

Les Parisiens ont remarqué que quelques-uns de nos braves agents arborent des galons d'or, de minces galons d'or en forme de V allongé sur les manches. Depuis la guerre l'armée des sergents de ville connaît de nouveaux grades. Nous avons des adjudants, aussi des aspirants officiers de paix. La police de Paris imite l'armée nationale. Il est vrai qu'elle y a largement puisé. Rares sont les agents qui n'ont pas au moins une croix de guerre. La garde, de son côté, a été de même renouvelée. Là le bleu-horizon se mêle encore aux anciens uniformes et les ex-poilus ont conservé la fourragère.

Mais les braves agents n'y ont pas droit. Certains en arborent une discrète sur la même ligne que les barrettes, mais timidement.

## MISS WILSON EN BELGIQUE.

Miss Wilson accompagna son père en Belgique au cours du voyage qu'y fit le Président avant de retourner en Amérique.

Les allures de miss Wilson ont beaucoup étonné la cour de Bruxelles qui compte un clan important de personnes très protocolaires. Avant de passer à table, miss Wilson ne voyant aucun homme s'avancer vers elle ne prit pas le temps d'attendre le cavalier retardataire. Apercevant le cardinal Mercier, elle courut à lui et réclama le bras du cardinal qui se laissa faire avec bonne grâce et un peu de surprise.

Au cours du dîner, les dames de la cour ayant le pieux souci de l'étiquette pensèrent s'évanouir en voyant la fille du président de la



LE MILLIARDAIRE CARNEGIE, grand philanthrope, grand ami de la France, meurt à l'âge de quatre-vingt-deux ans.

plus grande République mettre les coudes sur la table et dans cette position interpellé la reine familièrement, sans s'inquiéter du cardinal sévère qui les séparait.

On a donc été un peu scandalisé à la Cour. « Mœurs américaines », ont murmuré avec un sourire pincé les vieux hauts dignitaires.

Jadis, quand l'ex-président Roosevelt vint faire en Europe un voyage de conférences, la présidence, encore assez sévère pour l'étiquette, avait connu aussi ces minutes d'effroi.

## A PROPOS DE JAMBES.

Les femmes montrent leurs mollets, toute leur jambe. « Les résultats ne sont pas ceux qu'on aurait pu prévoir. Il existait un mythe ancien d'après lequel les femmes avaient de jolies jambes. Il est évident aujourd'hui que, dans la plupart des cas, il n'en est pas ainsi. Les jambes des femmes sont, au contraire, bien trop grosses pour la plupart, bien trop grasses et leurs contours laissent fort à désirer. Très fréquemment, elles sont trop courtes et, dans bien des cas, elles sont arquées... Les jambes des femmes ne constituent plus aujourd'hui un secret ; mais, d'une façon générale, la révélation que nous en avons eue nous a déçus. Alors que les modes actuelles sont condamnées par beaucoup pour leur immoralité, nous prétendons que, tout au contraire, elles sont une preuve évidente d'un manque total de vanité chez les femmes. La guerre a émanicipé les jambes des femmes ; elle a détruit le mythe qui existait à leur sujet ; elle en a fait des objets comiques, amusants, grotesques et pratiques ; ajoutez toutes les autres caractéristiques qu'il vous plaira ; mais vous ne pourrez pas dire qu'elles sont belles, elles ne l'ont d'ailleurs jamais été. »

Ainsi parle une revue qui porte le beau nom de *Truth (la Vérité)*.



Mme Craven, infirmière, reçoit la Légion d'honneur pour ses soins aux blessés donnés sous les plus mauvais bardements.

# Les Vedettes du Cinéma<sup>(1)</sup>



LA PETITE ÉTOILE MARY OSBORNE.

**M**AIS c'est aux États-Unis que sont nées et qu'ont monté sur l'horizon la plupart des grandes étoiles du film, celles qui ont joué les chefs-d'œuvre et ont su les faire valoir. Car il y a déjà des classiques du cinématographe. Le plus connu de tous est *Forfaiture*, film d'une conception assez banale, mais d'une exécution extrêmement soignée, joué d'une façon parfaite par Fanny Ward, superbe d'élégance, son mari, et l'étonnant Japonais Sessu Hayawatha, dont le sourire cruel, derrière une fumée de cigarette, a fait frémir le monde entier. Il y avait là-dedans un jardin japonais, une lutte sauvage entre une femme et un homme qui lui arrache les cheveux et la marque au fer rouge, ainsi qu'une émeute au tribunal qu'on n'oubliera pas de sitôt. On a moins remarqué *la Légende de la Rose*, avec Lillian Gish ; c'était pourtant une fort jolie chose, mise en scène par un artiste, et l'actrice était charmante.

Une très belle bande aussi fut *Pour sauver sa race*, un rajeunissement de la vieille légende d'Attila et de Geneviève, l'homme cruel, attendri et vaincu par le sourire candide

(1) Voir le commencement de cet article dans notre numéro précédent.

d'une faible jeune fille qui ose le braver. Rio Jim (William Hart) y était admirable de rude férocité, ce roi des cow-boys qui dompte les bronchos, lance le lasso et manie le revolver mieux qu'enfant de la Prairie. Nous croyons bien que c'est dans ce film que débuta Bessie Love, actrice délicieuse aux yeux extraordinaires, qui ne joue, pour ainsi dire, qu'avec les yeux et dont la douceur têtue, l'audacieuse innocence émouvaient jusqu'aux larmes. La fin était d'une haute et magnifique poésie quand le bandit, ayant remis dans son chemin la caravane que la jeune fille a sauvée, quitte cette créature charmante dont l'image ne s'effacera plus de son cœur, s'en retourne vers les montagnes et la vie farouche et qu'on le voit, tout au loin, s'arrêter, silhouetté sur l'horizon au soleil couchant et se retourner une dernière fois avant que de disparaître.

En un tout autre genre, Bessie Love fit, en compagnie de Douglas Fairbanks, un vrai chef-d'œuvre dans un dialogue de regards et de sourires, d'une table à l'autre, au restaurant, entre un jeune homme et une jeune fille dans *Une aventure à New-York* qui est, à notre avis, la plus belle comédie cinématographique qu'on ait jamais faite, à tous les points

de vue. On aura du mal à l'égaliser. Ce Douglas Fairbanks, athlète merveilleux et comédien excellent, est un monsieur qui monte en se jouant le long de n'importe quelle façade de maison, qui fait des sauts de profondeur sur quatre mètres, pratique à miracle la boxe et le jiu-jitsu, franchit à pieds joints, sans élan, des tables de salle à manger et possède le sourire le plus sympathique qu'on ait jamais vu. Il est, d'ailleurs, avec Mary Pickford et Charlot le plus cher payé des artistes américains.

On sait que Charlot (Charlie Chaplin), qui est d'origine française, du côté de son père, a dernièrement signé un contrat de 600 000 dollars — soit trois millions de francs — pour l'exécution de quelques films. Mary Pickford, l'héroïne gentille, pleine de talent, à la fois simple et malicieuse, de *Marie-les-Haillons*, de *Peggy*, de *Petite Maman*, et Douglas Fairbanks touchent des cachets analogues et William Hart les suit de près. D'autres artistes, des femmes, principalement, jolies et adroites, se font des listes civiles de petits princes et de petites princesses. Tels Dustinn Farnum, Mary Miles, Bessie Barriscale et l'amusante Mabel Normand qui, toute charmante qu'elle soit, ne refuse jamais de tomber à l'eau tout habillée, de dégringoler du haut d'une diligence, de rouler dans un précipice, de s'asseoir pesamment sur le parquet parce qu'un fiancé mal élevé lui a retiré sa chaise, ou de recevoir une glace à la framboise dans le dos de son corsage décolleté. On sait par quels petits chemins sans pierres les librettistes de Pearl White font passer cette femme exquise, mais quand elle passe à la coulisse, elle n'a plus rien à regretter.

La petite étoile Mary Osborne s'est elle aussi fait une belle place... au soleil. Elle est aussi célèbre chez nous par son charme, sa vivacité, son intelligence, sa gaminerie, et son rire joli que dans sa patrie transatlantique.

Une autre raison de la supériorité des Américains est que leurs grands metteurs en scène (Thomas Ince, etc.), disposent de véritables fortunes pour l'exécution d'un seul film. Où, jusqu'à ces temps derniers, les premières maisons françaises dépensaient de 30 000 à 60 000 francs, les Américains dépensent 1 000, 200, 300 mille francs et parfois plusieurs millions pour un film. Ils font construire des monuments et des villes pour les détruire dans un tremblement de terre ou pour les brûler. Ils



QUATRE ÉTOILES DU CINÉMA : A gauche : VIRJAN MARTIN. — A droite : MARY PICKFORD. — En haut : HENRY KAUSS. — En bas : DOUGLAS FAIRBANKS.

font passer de magnifiques autos sous un express. Allez donc lutter avec ces gens-là dans un pays où, comme chez nous, on ne trouve jamais l'argent nécessaire à la vraie réussite d'une belle affaire qui aiderait à la propagation de l'esprit et du génie français où le public dit *chic*, en province, dédaigne le ciné, sous prétexte que c'est un passe-temps de pauvres gens, où les plus grandes maisons s'emploient le plus souvent à maintenir chez nous les pires routines, pour n'y protéger que les producteurs étrangers?

Cependant, il est juste de dire qu'en ce moment la cinématographie française semble donner un bon effort et qu'un jeune auteur-metteur en scène, Abel Gance, dont les premiers films avaient beaucoup promis, vient de tenir encore plus avec son grand film en trois époques, *J'accuse...* qui présente encore des défauts, mais est une très belle chose, traitée par un artiste.

Mais ce qui nous manque, ce sont les acteurs-spécialistes du cinéma. Nos acteurs de théâtre dédaignent le ciné, y vont comme des chiens qu'on fouette, le traitent comme une corvée ou un revenant-bon. Certes, des artistes comme Henri Krauss, dans *les Misérables* et bien d'autres films intéressants, comme Signoret, comme Jean Kemm et bien d'autres ont fait de belles créations dans le drame; certes, le fantaisiste Max Linder, les joyeux Prince et Lucien Rozemberg sont des comiques de talent et fort amusants; certes, ni M<sup>lle</sup> Robinne, ni M<sup>me</sup> Huguette Duflos ne le cèdent en grâce ou en beauté à aucune Américaine, mais, pour reprendre la place à laquelle nous donnent droit nos qualités artistiques et dramatiques absolument supérieures,



LES GLOIRES DE L'ÉCRAN FRANÇAIS.  
Musidora, Max Linder, Huguette Duflos

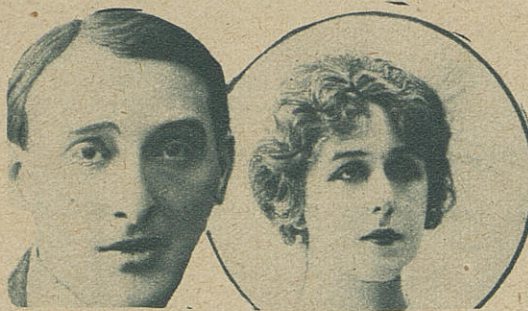
(Cl. H. Manuel.)

il nous faudrait des spécialistes du cinéma. On ne saurait assez le répéter.

Ce n'est pas faute de payer nos artistes. Des jeunes premiers et des ingénues touchent cent francs par jour, de grands artistes de composition en obtiennent deux cents, les grands premiers rôles atteignent trois cents francs. Suzanne Grandais qui, avec Max Linder, est l'unique artiste spécialiste du ciné que nous ayons — elle y est, d'ailleurs exquise, et a un sourire ravissant — ne doit pas gagner plus. Ce n'est pas vilain, direz-vous. Evidemment,

jamais joué sur aucun théâtre et se font de petites fortunes. Les Italiens, très artistes, ont réussi des films fort beaux, comme *Le Feu*, de d'Annunzio, ou charmants, comme *Dix belles filles d'Italie*, du spirituel Lucio d'Ambra, de superbes reconstitutions à grand spectacle, avec d'imposants mouvements de foules, comme *Jules César* et *Quo Vadis*.

Les Allemands montent des sociétés au capital de vingt-cinq millions; l'Angleterre parle de faire mieux que l'Amérique, les Suédois viennent de produire un très beau film poétique, bien joué, dans de magnifiques paysages de la Laponie et de l'Islande, *les Proscrits*... Il serait grand temps que la France se remit à sa place. Qu'on ne s'y trompe pas, le ciné, art populaire, mérite qu'on s'y intéresse. Quand on vous dit qu'il faut avaler vingt sottises sur l'écran pour y voir passer enfin une œuvre, on ne ment pas, mais, au théâtre, où tout le monde court, en ce moment, ne faut-il pas voir passer derrière la rampe cinquante âneries ou cent obscénités pour entendre enfin une vraie pièce française, une pièce d'écrivain? Alors?



LUCIEN ROZEMBERG ET ROBINNE.

CHARLES TORQUET.

## LE SACRE DE M<sup>gr</sup> ROLAND-GOSSELIN



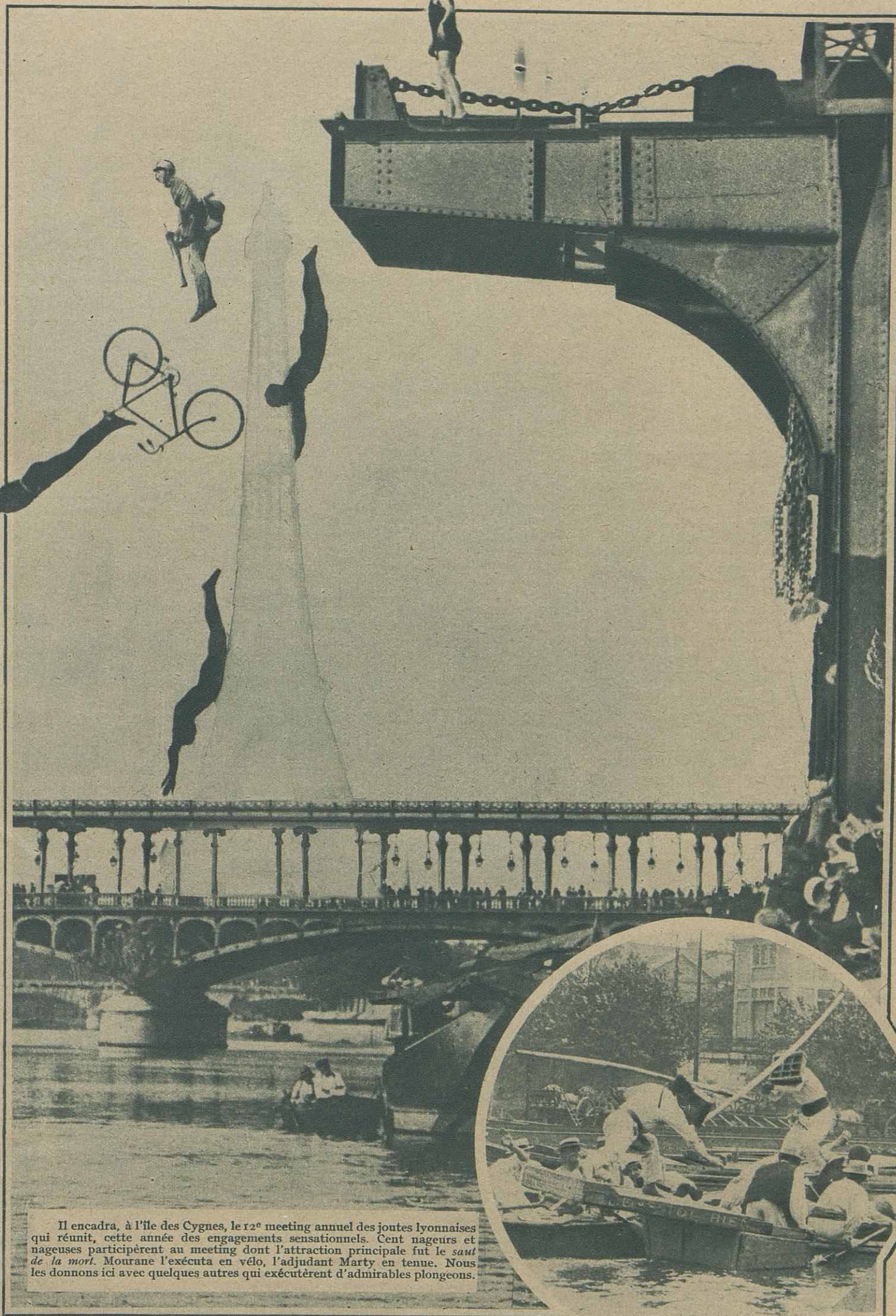
Le mardi 12 août, Mgr l'abbé Roland-Gosselin, évêque de Mosynopolis, et nommé auxiliaire de Mgr Amette, archevêque de Paris, a reçu à Notre-Dame la consécration épiscopale de Mgr Amette lui-même, qu'assistaient Mgr Chesnelong, archevêque de Sens, et Mgr Gibier, évêque de Versailles. Mgr Roland-Gosselin appartient à une famille de vieille bourgeoisie pari-

sienne. Il entra très jeune dans l'administration du diocèse de Paris où il s'occupa plus spécialement des œuvres diocésaines. Par son dévouement dans ces fonctions, il a su s'acquérir de merveilleuses sympathies dont il reçut le témoignage le jour de sa consécration où ses nombreux amis vinrent en foule. *En médaillon*, le nouvel auxiliaire de l'archevêque de Paris.

*J'ai vu*

AU MEETING INTERNATIONAL

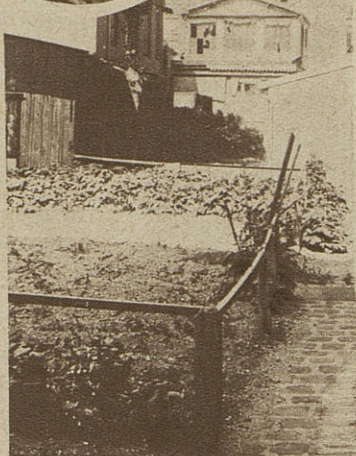
NAUTIQUE



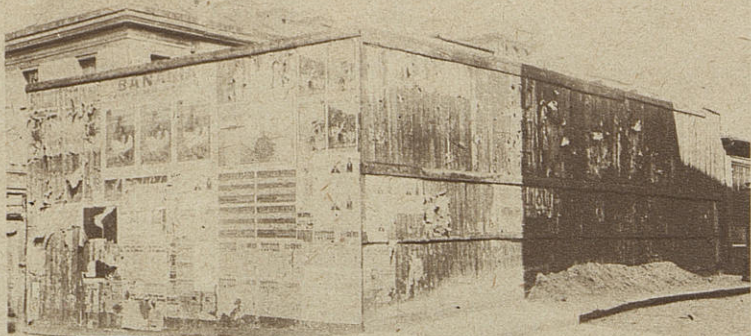
Il encadra, à l'île des Cygnes, le 12<sup>e</sup> meeting annuel des joutes lyonnaises qui réunit, cette année des engagements sensationnels. Cent nageurs et nageuses participèrent au meeting dont l'attraction principale fut le *saut de la mort*. Mourane l'exécuta en vélo, l'adjutant Marty en tenue. Nous les donnons ici avec quelques autres qui exécutèrent d'admirables plongeurs.

*J'ai vu*

LA MISÈRE SORDIDE DU COLLÈGE DE FRANCE



Les pauvres jardinets du jardin du Collège de France (En haut : Pasteur).

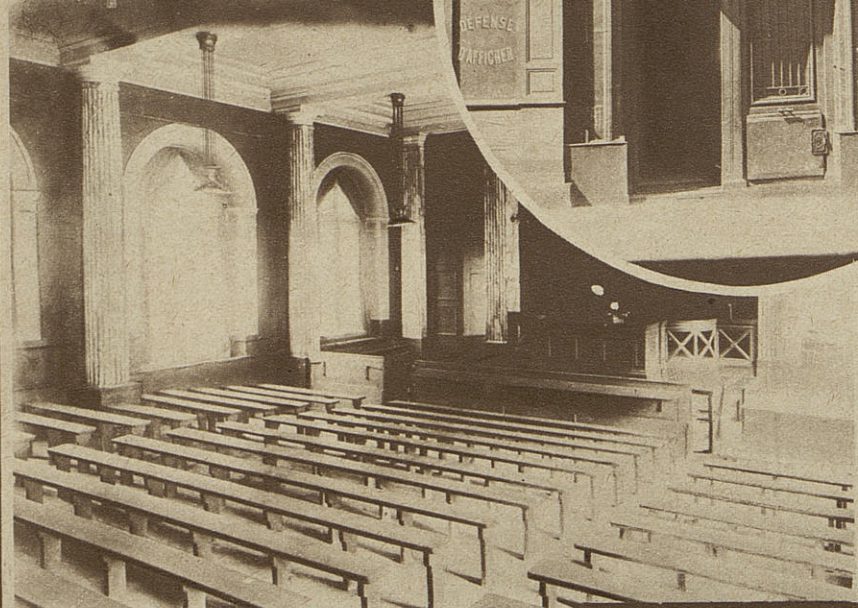
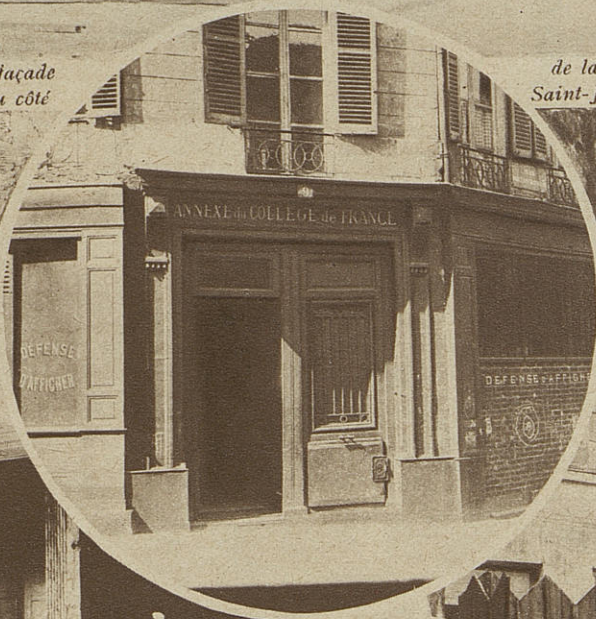


La façade du côté

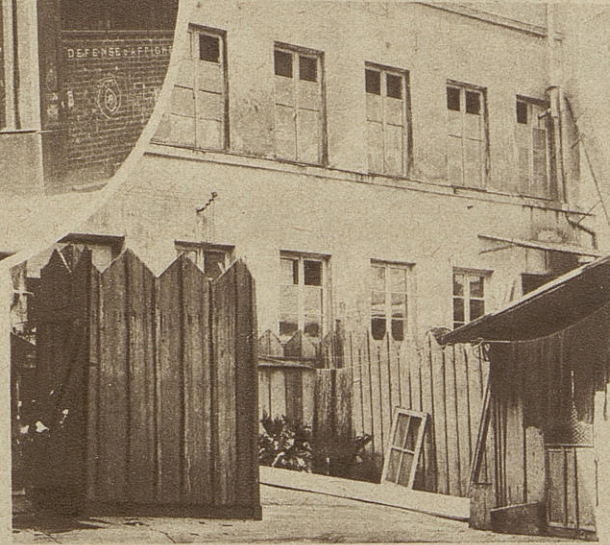
de la rue Saint-Jacques.



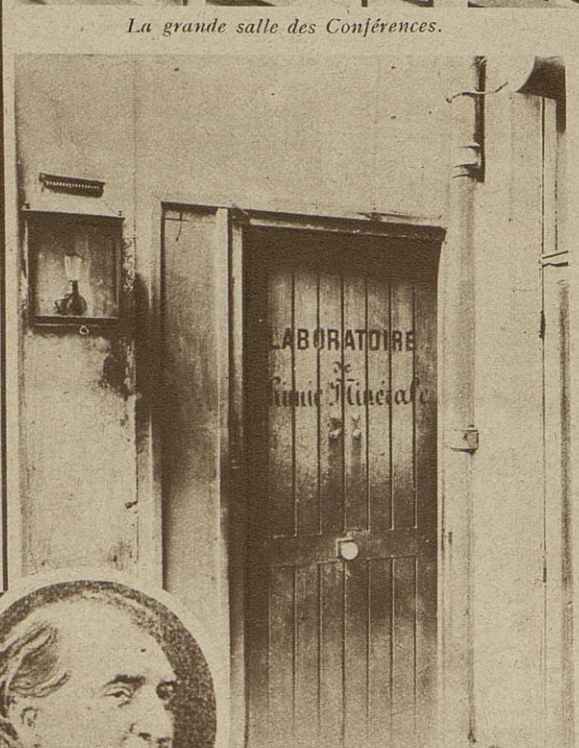
L'entrée d'un des laboratoires (En haut : Claude Bernard).



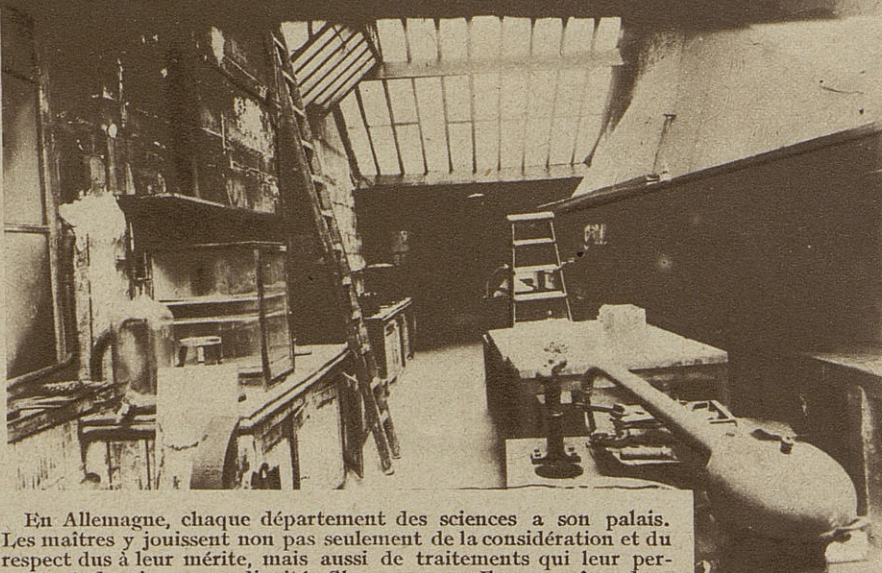
La grande salle des Conférences.



Une des façades du Collège, rue Saint-Benoît.

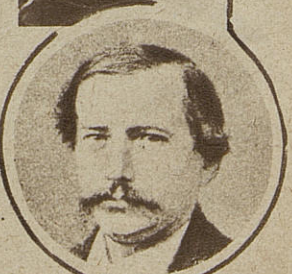


Entrée du laboratoire de chimie minérale. (En médaillon : Renan.)



En Allemagne, chaque département des sciences a son palais. Les maîtres y jouissent non pas seulement de la considération et du respect dus à leur mérite, mais aussi de traitements qui leur permettent de vivre avec dignité. Chez nous, en France, même dans ces deux grands laboratoires de la pensée française que sont le Muséum et le Collège de France, dans ces chaires où professent les maîtres que l'Univers écoute avec respect, et d'où sont sorties avec les Cuvier, les Pasteur, les Renan, les Berthelot, etc., des découvertes qui ont bouleversé l'Univers, c'est la misère — et la plus sordide. Voyez, sur ces documents le laboratoire du grand Berthelot et la salle de conférences où Lavoisier parle. Quelle honte! Sait-on qu'un assistant au Muséum gagne moins qu'un balayeur des rues et que cet hiver il n'y avait point de crédits pour chauffer les salles?

Le laboratoire du grand Berthelot. (En médaillon : Berthelot.)



Cent quatre-vingt-cinquième mille

Se méfier des contrefaçons !

JEAN SAULNIER

# PETIT DICTIONNAIRE ORTHOGRAPHIQUE

## QUELQUES ATTESTATIONS :

« ... Que ce petit livre soit bientôt dans la poche de tous, depuis les Académiciens jusqu'aux élèves de nos écoles de village ! Qui fera une faute d'orthographe méritera d'être puni comme un soldat pour mauvaise tenue sous l'uniforme. »

Alexandre RIBOT,  
de l'Académie Française,  
Ancien Président du Conseil des Ministres.

\*\*\*

« ... Que les jeunes générations sont heureuses ! Elles ne connaîtront pas le supplice de l'orthographe puisqu'elles auront avec le petit dictionnaire orthographique de poche le moyen de déjouer tous les pièges. »

Gabriel HANOTAUX,  
de l'Académie Française,  
Ancien Ministre des Affaires Étrangères.

\*\*\*

« ... Ce petit dictionnaire devrait être dans toutes les poches. Il n'aurait pas donné du génie à Lamartine, mais il lui aurait donné l'orthographe et celle-ci ne nuit jamais à celui-là. »

Louis BARTHOU,  
de l'Académie Française,  
Ancien Président du Conseil des Ministres.

\*\*\*

« ... Oh ! que Louis XIV, Saint-Simon et même Napoléon eussent été heureux d'avoir ce petit livre dans leur poche. »

Paul DESCHANEL,  
de l'Académie Française,  
Président de la Chambre des Députés.

## DE POCHE

Indispensable à tous  
pour écrire  
sur toutes choses

Ce Dictionnaire est **orthographique** ; il contient toutes les indications concernant la **grammaire** ainsi que les **règles essentielles d'accord** ; tous les mots, même les **plus nouveaux**, y sont également classés.

En le consultant on ne doit plus commettre une faute d'orthographe

Un vol., relié, format de poche 85 × 135<sup>mm</sup>

PRIX : **2 fr. 50 NET**

sans majoration

## QUELQUES ATTESTATIONS :

« ... Quelque chose encore qui s'en va : la faute d'orthographe ! »

Edmond ROSTAND,  
de l'Académie Française.

\*\*\*

« ... Je ne corrige pas une épreuve de la *Revue des Deux Mondes* sans le secours du petit dictionnaire orthographique, qui ne quitte pas mon bureau. »

René DOUMIC,  
de l'Académie Française,  
Directeur de la « *Revue des Deux Mondes* ».

\*\*\*

« ... Mon regretté confrère Emile Faguet, qui avait pourtant et de l'étymologie et de la grammaire, me confiait un jour qu'il était pour la réforme ou du moins pour la simplification de l'orthographe, à cause des doubles lettres qui le trouvaient souvent embarrassé. Béni sois-tu, petit dictionnaire orthographique de poche, qui, chez plus d'un honnête homme, fais cesser les affres quant aux deux *l*, aux deux *m*, aux deux *n*, et autres consoannes. »

Maurice DONNAV,  
de l'Académie Française.

\*\*\*

« ... Quel excellent petit livre que le dictionnaire orthographique de poche, mais comme il vient tard, trop tard pour avoir empêché Victor Hugo et Théophile Gautier de faire le mot « *effluve* » du féminin. »

Henri de RÉGNIER,  
de l'Académie Française.

Jamais dictionnaire **orthographique** aussi complet n'a été présenté sous une forme aussi agréable et pour un prix aussi minime.

Ce petit volume, très élégamment présenté, dans une reliure solide et pratique.  
**NE PÈSE QUE 95 GRAMMES**

L'ÉDITION FRANÇAISE ILLUSTRÉE, 30, rue de Provence, Paris

**PELADE** NOTICE GRATUITE  
BENIT, pharmacien  
21, rue Matabiau, Toulouse

### La Baïonnette

EST LE SEUL ILLUSTRÉ HUMORISTIQUE POUVANT ÊTRE MIS ENTRE TOUTES LES MAINS

16 pages dont 8 en couleurs. - Le N° 50 c.

## NOS RELIEURS-CLASSEURS

Pour conserver les numéros de J'AI VU au fur et à mesure de leur apparition, nous avons fait établir des relieurs-classeurs dits « Relieurs électriques », pouvant contenir les vingt-six numéros d'un semestre de cette publication.

Ces « Relieurs électriques », très pratiques et très élégants, recouverts en toile chagrinée bleue, avec inscription or et filets à froid, sont vendus : 4 fr. à notre magasin de vente (13, rue Rossini) ; 4 fr. 75 franco domicile.

L'ÉDITION FRANÇAISE ILLUSTRÉE 30, Rue de Provence, PARIS

VIENT DE PARAITRE :

LE TOME CINQUIÈME  
DES

## FAUSSES NOUVELLES

DE LA

## GRANDE GUERRE

par le

D<sup>r</sup> LUCIEN-GRAUX

5 volumes parus. Le vol. : 6 fr. Les 5 : 30 fr., franco

L'ouvrage sera complet en sept volumes

L'ÉDITION FRANÇAISE ILLUSTRÉE, 30, rue de Provence, Paris



Exiger ce portrait

faire une cure avec la

## MALADIES DE LA FEMME LE RETOUR D'ÂGE

Toutes les femmes connaissent les dangers qui les menacent à l'époque du **RETOUR D'ÂGE**. Les symptômes sont bien connus. C'est d'abord une sensation d'étouffement et de suffocation qui étirent la gorge, des bouffées de chaleur qui montent au visage, pour faire place à une sueur froide sur tout le corps. Le ventre devient douloureux, les règles se renouvellent irrégulières ou trop abondantes et bientôt la femme la plus robuste se trouve affaiblie et exposée aux pires dangers. C'est alors qu'il faut sans plus tarder

### JOUVENCE de l'Abbé SOURY

Nous ne cessons de répéter que toute femme qui atteint l'âge de 40 ans, même celle qui n'éprouve aucun malaise, doit faire usage de la **JOUVENCE de l'Abbé SOURY** : à des intervalles réguliers, si elle veut éviter l'afflux subit du sang au cerveau, la congestion, l'attaque d'apoplexie, la rupture d'anévrisme et, ce qui est pis encore, la mort subite. Qu'elle n'oublie pas que le sang qui n'a plus son cours habituel se portera de préférence aux parties les plus faibles et y développera les maladies les plus pénibles, Tumeurs, Cancérs, Métrites, Fibromes, Maux d'Estomac, d'Intestins, des Nerfs, La **Jouvence de l'Abbé Soury**, dans toutes les Pharmacies : le flacon 5 fr. ; franco gare 5 fr. 50. Les 4 flacons franco gare contre mandat-poste de 20 fr. adressé à Pharmacie **MAG. DUMONTIER**, à Rouen.

Ajouter 0 fr. 50 par flacon pour l'impôt. Bien exiger la Véritable **JOUVENCE de l'Abbé SOURY** avec la Signature de **MAG. DUMONTIER**.

(Notice contenant renseignements gratuits).

437.



*J'ai vu*

# JUBOL

seule médication rationnelle de l'intestin

**Constipation  
Hémorroïdes  
Dyspepsie  
Migraines  
Entérite**

**Il faut faire  
ramoner votre  
intestin.**

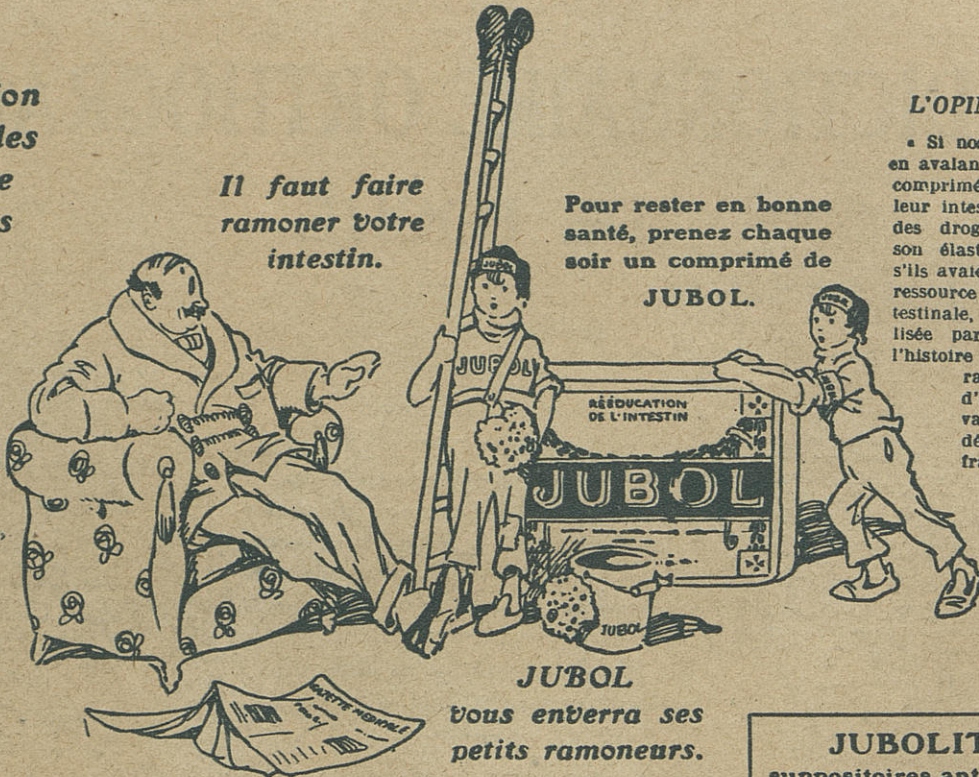
**Pour rester en bonne  
santé, prenez chaque  
soir un comprimé de  
JUBOL.**

### L'OPINION MEDICALE.

« Si nos ancêtres avaient pu, en avalant chaque soir quelques comprimés de Jubol, rendre à leur intestin paralysé par l'abus des drogues et des lavements son élasticité et sa souplesse, s'ils avaient eu à leur service la ressource de la rééducation intestinale, si admirablement réalisée par le Jubol, peut-être l'histoire du clystère compterait-elle à son actif moins d'heures illustres. En revanche, l'humanité eût dénombré moins de souffrances, dont les apothicaires, autant que les malades, se firent, à toutes les époques, les inconscients artisans. »

**Dr BRÉMOND,**  
de la Faculté de médecine de Montpellier

**JUBOL**  
Éponge et nettoie l'intestin,  
Évite l'Appendicite et l'Entérite,  
Empêche l'excès d'embonpoint,  
Régularise l'harmonie des formes.



**JUBOL**  
vous enverra ses  
petits ramoneurs.

**JUBOLITOIRES**  
suppositoires antihémorragiques  
calmants et décongestionnants.  
La boîte 6 fr. ; les 4 boîtes franco : 22 fr.

Etablissements Chatelain, 2, rue de Valenciennes Paris, et toutes pharmacies.  
La boîte, franco, 5 fr. 80, les quatre, franco 22 fr.

# GLOBÉOL

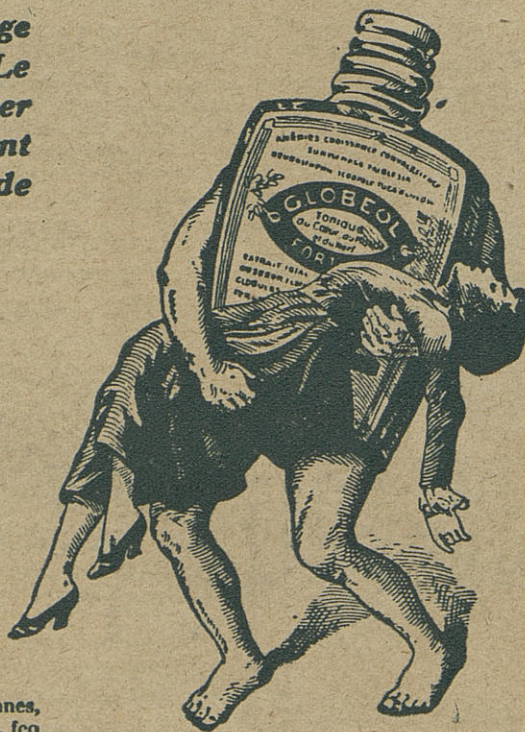
## et l'anémie

**Un mois de maladie abrège  
votre vie d'une année. Le  
GLOBÉOL permet d'éviter  
les maladies en augmentant  
la force de résistance de  
l'organisme.**

**Épuisement nerveux  
Convalescence  
Neurasthénie  
Pâles couleurs  
Surmenage**

Communication à l'Académie de Médecine  
du 7 Juin 1910.

Etablissements Chatelain, 2, rue de Valenciennes,  
Paris, et toutes pharmacies. — Le 1/2 flacon, 4 fr.,  
le flacon, 7 fr. 20, les trois, 20 fr.



**Sauvée de l'anémie par le Globéol**

### L'OPINION MÉDICALE :

« Deux examens de sang, un avant la cure, l'autre à son achèvement, permettent de toucher de l'œil, sinon du doigt, la relation de cause à effet, de voir en vertu de quel phénomène physiologique très simple a pu s'accomplir la rénovation constatée chez les malades soumis à l'action du Globéol. »

« Etant donné la facilité et l'innocuité de la médication par le Globéol, et surtout son admirable et indéniable efficacité, il importe donc, désormais, de toujours donner à l'opothérapie sanguine la place qui lui revient et que, incontestablement, elle mérite la première. »

**Docteur MILLOT,**  
Médecin légiste de la Faculté de médecine de Lyon.

« Je puis vous assurer que j'ai eu de bons résultats avec le Globéol. Grâce à une diététique appropriée, ce remède est bien toléré dans les anémies, même par les malades les plus récalcitrants ; il triomphe de la faiblesse, redonne de l'appétit et fait disparaître les palpitations. »

**Dr Comm Giuseppe BOTTALICO, à Bari.**

« J'ai eu à me louer de l'effet produit par un premier flacon de Globéol : l'appétit qui était nul chez mon malade est revenu, le sommeil est calme et réparateur, l'essoufflement a presque disparu et l'abattement a fait place à un certain bien-être. »

**Dr DE MESSIMY.**